



Fanchon la vielleuse

Jean Nicolas Bouilly

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A PARIS

Chez Barba, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n° 51.

ÀS XT. — 1803.

PERSOINFNAGES. ACTEURS.

FANCHOLSr, mélange de simplicité, de

bouton, d'enjouement et de sensibilité. MTM Belmont.

M. DE FRANCARVILLE. Il doit laisser apercevoir l'homme de qualité sous les dehors d'un jeune peintre emporté par une passion à laquelle il fera les plus grands sacrifices M. Henry.

SAINTE-LUCE, capitaine de chevaux légers, vif, étourdi, brave, généreux, caractère français. ■ M. Julien.

L'ABBÉ DE LATTIGNANT, chansonnier, convive aimable, rond, gaîté, tenue de cour. M. Duchaume.

Mad. DE GERVILLIERS, sévère, mais

affectueuse. MTM Duchaume.

YINCL'NT, délicat, honnête, le meilleur des hommes. M. Lenoble.

FLORINE, bonne fille, prête à aimer

à la première occasion. MTM Blosseville.

DUCOUTIS, vieux tapissier , homme yrr\it (Garpentier. important. ^ ' iFicHET.

ADÈLE, naïve à l'excès. M^He Arsène.

BERTRAND, épicier entêté, mais bon

homme. M. Chapelle.

ANDRE, excellent garçon, vrai montagnard. M. KiPPOLYTS.

AUGUSTIN. M. Buisson.

CHAMPAGNE. M. Duhan.

UN EXEMPT. M. Edouard.

B.ECORS, LAQUAIS.

La scène est au Marais , dans un hôtel qui appartient à Fanchon,

SCÈNE PREMIER E

I) U C O U T I S , AUGUSTIN. (Ils apponcm un cfi::rré. ;

DUCOUTIS.

JLiA,... la.... doucement clone !. . m'enteniîsz-vous i'. . i;n peu moins près .. Ça n'est pas plus tapissier. C Ils vont cherdicv chacun un coussin^ Ducoulis commence les couplais en en te^ nam un dans ses bras. J

AIR : En revenant de Bâte en. Suisse.

Tout Paris connaît ma boutique , J'ai trente garçons occupés ;
Grâce à di(!U , chez moi Ton fabricant -, De père en fils , des canapés ,
Etoffe légère , Coussins très-niellf MX •, Moi j'ai pour les
f .ire Un talent merveilleux.

AUGUSTIN, D U C O U f r i..

Etoffe légère ,

Gros coussins moëllen?: :

Jl a l ' , f •

■n/r • •« - > pour les laire \

Moi)'ai j ' ^

L'a t::lent r.ierveille'jx.

J'en fabrique po-ir la pacesse Qui vient y lire des roinans^
Pour mainte petifo maîtresse, Pour la femme à grands sentiments.

AUGUSTIN^DUCOUTIS.

Etoffe légère , etc.

J'en ai fait pour pins d'un chanoine Qui , fredonn;mt en faux
bourdon • Quelques versets de Saint-Antoine , Vient digérer sur
Tédredon.

AUGUSTIN, DUCOUTI S.

Etoffe légère , etc.

DUCOUTIS.

Ce n'est pas pour me vnnler , mais cet ameublement est d'un

stiê, je dis Je veiv m'en faire présent d'un pareil le jour
de mon mariage avec la petite Adèle.

AUGUSTIN

Ma cousine ! Comment, monsieur Ducoutis, vous y songez,
doue toujours ?

DUCOUTIS.

Plus que jamais, petit cousin : le papa Bertrand m*a donné sa
parole.

AUGUSTIN

Mon oncle vous aurait promis...

Et vous savez si le cher épicier a de la tête.

AUGUSTIN

Au'antque de brusquerie : aussi manière a-t-elle voulu que ma
cousine demeurât chez elle rue Saint-Laurent . Inubourg Saint-
Martin. Mon oncle a eu de la peine à s'j déterminer.

Il ne l'eût pa.s fait s'il m'eût consulté. Je n'aime pas ces quart,
ers isolés : c'est là que les grands seigneurs ont ienis petit*.-.^
maisoïK, el font rôder leurs gens.. Tout cela ne vaut rien pour une
jeune hlle,.. Mais achevons déposer ces Ouiteuils .• artistement. {
Ils arnvigeni les fauteuils J

AUGUSTIN

Fanchon... une vielleuse., dan* un pareil hôtel '

DUCOUTIS.

Il lui appartient.

AUGUSTIN

Des meubles d'un prix !

DUCOUTIS.

Elle me paie au comptant.

(Ils continuent à ranger.)

AUGUSTIN, après un silence.

Et vous dites donc que mon oncle Bertrand vous a promis la main d'Adèle ?

Sous huit jours. ' '

AUGUSTIN

Cela ne sera pas. ' '

DUCOUTIS.

Comment ?

AUGUSTIN

On ne vous aime pas.

DUCOUTIS.

Qui vous l'a dit ?

AUGUSTIN

On vous déteste.

DUCOUTIS.

J'aurais un rival ?

AUGUSTIN

De vingt, ans.

DUCOUTIS.

Que l'on préfère ?

AUGUSTIN

Yo us l'avez dit.

DUCOUTIS.

Petit cousin !

AUGUSTIN

Et qui épousera.

Petit cousin !.. Où est la draperie amarantlie de la chambre à
coucher ?

AUGUSTIN

Je l'ai oubliée à la boutique... Oh ! vous ne l'aurez pas

DUCOUTIS.

Dans l'encoignure à côté des lits de sangle.

AUGUSTIN

J'y vais... Non, jamais Adèle...

DUCOUTIS.

Sous une couverture de coton.

AUGUSTIN

Je sens que mon amour...

DUCOUTIS.

Prenez garde aux feux dorés.

AUGUSTIN, sortant.

Oh ! vous aurez beau faire...

DUCOUTIS.

AWez, monsieur.

SCENE II

FLORINE, CHAMPAGNE, DUCOUTIS.

Petittaquin! je le savais bien qu'ils s'aimaient; mais nous nous verrons!... oh! nous verrons. »

Qu'avez-vous donc , monsieur Ducoutis ?

DUCOUTIS.

Rien, mademoiselle Florine. (A part , allant arranger.) Quelle santé !

CHAMPAGNE

Madeinolselle voudrait-elle me mettre au fait du service que j'ai à faire ? entré de ce matin , j'ignore ce qui peut plaire à madame.

D*abord, de ne jamais prononcer ce mot-là.

CHAMPAGNE

Comment ! le nom de madame ?

Précisément.

AIR : // est toujours le même.

Cette Fatichon , qu'ici tout le monde aime, Se ressouvient de son obscurité:

Point de ton, de fierté j

Par un orgueil extrême

Son cœur n'est point gâté:

Riche sans vanité,

Elle est toujours la' même.

DUCOUTis, toujours arrangeant.

Cependant, si l'on en croit la chronique, elle n'est plus ce qu'elle était au village.

Même air.

Oui, sur Fanchon , jeune, riche et jolie, La calomnie A versé ses poisons.

De ces affreux soupçons L'injustice est extrême:

Je connais ses penchans; Malgré tous les méchans, Elle est toujours la même.

CHAMPAGNE

Enfin , mademoiselle Florine , le reste de mes instructions, je vous prie.

FLORINE

Le voici, monsieur Champagne : d'abord vous ne serez insolent avec personne.

CHAMPAGNE

Moi !

Comme le sont tous les laquais.

Immense vérité.

Vous introtluîrez, sans les faire attendre, dans l'appartement de "Fanchon , plusieurs gens mal vêtus qui viennent souvent ici le matin...

DUCOUTIS.

Déguisemens amoureux.

F L G R r N E , fxant Ducoiitis.

Pour recevoir des secours et des consolations.

DUCOUTIS.

C'est différent.

Vous serez honnête homme...

DUCOUTIS.

Si cela se peut.

Et vous contenterez de vos gages.

CHAMPAGNE

De combien sont-ils ?

FLORINS

Cent écus.

CHAMPAGNE

Est-ce là tout ?

Enfin, (Minaudant.) comme il est d'usage que le valet fasse la cour à la soubrette, je vous le permets ; mais je VQUS préviens que je ne puis vous donner d'espérance.

DUCOUTIS.

Mademoiselle est prise.

Cela se pourrait. Surtout, Champagne, de l'inlelligenc® et de la prompfitiide dans vos courses, de la vivacité dans votre service , de la propreté dans vos habits , ne dormez pas trop tard, buvez modérément, point de questions indiscretes, de réponses équivocfues, de la franchise, de l'éfourderie si vous vouJe?: , et toujours le visage gai d'un laquais de bonne maison. Allez.
(C/ianipagnesort.J

SCÈNE ITT

FLORINE, DUCOUTIS.

DUCOUTISjà {Jart.

Comme elle s'en donne !

F L o R I N È , aycc r-'olubilité. Vous, monsieur Ducoutis , dans ce boudoir, retendre le tapis, remonter la draperie de la croisée, nettoyer la glace, ne pas trop vous y regarder. Le magot c[ui est sur la cheminée ne joue plus....

Ah! bon dieu!

En raccomm.ocler le ressort, visiter le vase aux fleurs dii« gner les gravures , bros.'îer, secouer,, frotter, essuv^^- ^^njaer en un mot, mettre tout en ordre. Allez.

DUCOUTIS.

Je suis sourd. ;" IL entre dans le boudoir, J

SCÈNE î y

F J O R I N I ^] , seule.

Edouard va bientôt descendre : l'aimable peintre !... Fanchon l'aime... oh! oui , elle Paime ! qui ne l'aimerait pas? depuis trois mois que ma maitresse lui a loué un appartement da:is son hôtel, je ne dors plus, je rêve toujours, je suis timide , je deviens muette... en vérité , je ne me connais plu* .. Ah ! le voici 1

EDOUARD, FLORINE

Edouard, une petite boîte à la main.

Bonjour, ma chère Florine.

Tout à VOUS, M. Edouard.

EDOUARD

Votre maîtresse est-elle visible ?

FLORINE

Elle n'a pas encore sonné.

EDOUARD

Air du vaudeville d'Arlequin Joseph.

De sommeiller encor, ma chère, Lui devrait-il être permis ?

Quoi! le retour de la lumière Ne la rend pas à ses amis!

La voir et l'admirer sans cesse Est un bien par nous envié...

Doit-on donner à la paresse Le temps qu'on vole à l'amitié?

Florine' Moi l'en n'ai Jamais été paresseuse. Mais que tenez-vous donc là ?

EDOUARD

C'est un essai de mes faibles talents.

FLORINE

Un portrait ?

EDOUARD

Que je vous prie de remettre à Fanchion : elle m'a promis de le
Taïre voir... pour me procurer de l'ouvrage. Fanchion a la bonté de
s'intéresser à moi.

FLORINE

Peut-on le voir ?

Edouard, lui remettant la boîte.

C'est peu de chose.'

F L O R I N E , l'ouvrant.

Mais c'est vous.

EDOUARD

J'aurais voulu présenter à votre maîtresse un objet ^plu»
ngréable.

Ce serait difEcile.

Mais c'est cle tous mes ouvrages celui oà je crois avoir mis le
plus d'expression.

air: Jele^ les yeux sur cette lettre.

A mes traits, pour donner pins d'anie.

J'ai voulu me peindre au mo;r.ent

Où je regardais une femme ^

Avec l'ivresse d'un amant;

Ai-je saisi mon caractère?

Ah ! dites-moi si mon portrait

Ressemble à l'homme qui veut plaire.

Il ressemble à rhomnie qui plaît.

"Vous êtes frappant; je vous réponds que ce portrait votîs en fera faire bien d'autres.

EDOUARD

Vous croirez ?

r L o R I N fi.

Fancion n'est' pas la seule qui s'intéresse à vous , M. Edouard; moi-même... je puis vous procurer de l'occupation, Lier encore je parlais de vous à madame Du mont, une jeuns parfumeuse de mes parentes, qui vient de se marisr, tt voudrait donner son portrait à son mari. Combien prenezvous ? , :

C'est selon.

Comment ?

C 1*2 / EDOUARD

Je ne prends jamais rien aux personnes que j*aime ; quand vous voudrez , je ferai votre portrait.

foulez-vous que nous prenions séance ?

EDOUARD

Non pas dans ce moment; j'ai là haut chez moi une personne qui m'attend : nous nous reverrons, Florine... Surtout n'oubliez pas de donner cette boîte au plutôt à Fanchon : dites-lui qu'elle parle souvent de moi.

FLORINË, à pan.

Elle ne fait que cela.

EDOUARD

Que je compte sur son zèle, sur sa protection...

Je n'en doute pas.

EDOUARD

Qu'elle peut améliorer mon sort...

FLORINE, à part.

Qu'elle est heureuse!

EDOUARD

Enfin que d'elle seule dépend ma destinée. Adieu, iFlorine.

F L o R r î E,

Adieu, monsieur.

SCÈNE y J

ir L o R I N E , seule.

«D'elle seule dépend ma destinée ! » Ils s'aiment, rien n'est plus clair. Et moi qui suis forcée de remettre ce portrait!... (En lui adressant la parole.) Ingrat! cruel! vous me donnez là une jolie commission! (On sonne plusieurs fois jusqu'à la Jin du couplet.)

Àir du Secret.

Le sot rôle de confidente M'est donc ré.-crvé dans ce jour !

Je vais, rivale oliéissante , Moi-même traJiir mon amour.

Quels chagrins par fois senties nutres ! Combien je maudis mon •emploi!- Faut-il, liélas! remettre à d'autres Ce qu'on voudrait garder pour soi !

SCENEVII.

FA.NGHON, FLORINE.

F A N C I I O N

Florine, ¥lorine : lié bien ! tu ne m'entends pas ?

FLORIN E

Pardon 5 J'étais occupée.

M. Edouard est-il venu ?

Il sort d'ici.

Comment, sans me parler!

Vous n'étiez pas visible.

Il fallait m'^avertir.

Je ne savais pas...

Vous faites tout de travers ; vous devenez d'une maladresse...

F L o R I N E.

Et vous , Eanchon , d'une vivacité...

Pardon , ma bonne , ma chère Florine ; tu ne peux douter de mon attachement pour toi.

Ah .' je vous reconnais !

Il ne t'a point parlé ?

FLORINE

De vous... sans discontinuer.

Et il ne t'a rien remis ?

Pardonnez-moi.

Donnez donc... vous êtes aujourd'hui d'une distraction... (Florine lui remet le portrait.)

Oh ! comme il est ressemblant!

FLORINE, regardant par- dessus son épaule.

Je le crois encore mieux.

Tu as bien raison... Que vois-Je ! un papier écrit!...

AIR : Un bandeau couire les yeux.

« O doux avenir pour moi !

« Mon image est avec toi ,

« Ma belle et tendre amie, «r Ali! ,siir ton cœur pose-la ,

« Et l'original sera « Jaloux de la copie.» '

Vous lisez aujourd'hui à merveille.

Ah! si toutes les écritures ressemblaient à celle-ci!..

Air du imudeville '^ Jlaudifit.

Edouard me rend plus savante ; Sa plume vaut ses pinceaux:

De ce billet qui m'enchanté J'assemble aisément les mots. .

On hésite, l'on épelle L'écrit d'un indifférent :

Celui d'un amant fidèle On le lit tout couramment.

Qui croirait qu'il y a un an vous ne saviez pas lire? et pour-
tant reçue cliez les grands comme vous i'êtesi...

J'imite bien leurs manières , leur langage ; mais l'instruction
ne s'imite pas.

LES PRÉCÉDENS, C H A M P A G N E .

CHAMPAGNE

Voici une lettre pour madame.

F A N c H o N , prenant la lettre.

Je ne suis point madame.

FLORINE, à Champagne.

Je VOUS l'ai déjà dit.

CHAMPAGNE

Pardon ; j'oubliais.... On attend la réponse de madame.

FANCHON

Encore!... C'est de l'abbé de l'Atlaignant ; je reconnais son Ecritiire,,... (Lisant.)

« Ce vendredi , i5 juin. 1766.

AIR : La femme de mon procureur.

<(Ennuyé du maudit sermon « D'un Jésuite voix aigre, « Sans façon,

. « Chez voas , Fanchou, <s Pour avoir r.ime allègre ,

or Je dînerai ,

« Et j'oublierai « Que c'est aujourd'hui maigre. »

Ce gros abbé , je ne saurais trop bien le recevoir ; il me fait tous les couplets que je cliaate aux boulevards. 'A Champagne. J Dites que je l'attends.

c H A î M P A G N E. CPLorlnefait signe à Champagne J

Il suffit. ^

Vinceat est-il de retour ?

CHAMPAGNE

Non , madame.

Toujours madame ! Vous me l'enverrez dès qu'il sera rentré.

CHAMPAGNE

Oui , ma.... oui , Fan.. . (Avec effort.) Oui.

(Il sort. J

Mais le voici.

F A N c H o N, à Florine.

Laissez-nous.

F L o R I N E , sortant.

Ils out toujours des secrets à se coaimuniquer.

E xV iVT G H O N , V I N C P: "i T e/i grande livrée.

Hé bien , mou cker Vincent, avez-vous passé à la diligence de Ghambéry ?

VINCENT

Votre frère Audré n'est point encore arrivé.

■ Depuis le le:ns que vous lui avez écrit de venir... Cela m'inquiète : mais vous paraissez' bien fatigué.

VINCENT

J*ai fait ce matin des courses au-d'=>s3us de mes forces.
F.\NCHON, allant cliercker un siègt^', forenni Fincen à s'as-

soir, et restant debout près de lui. Mettez-vous là.

VINCENT

Que de bontés !

Ponrqîoi aussi ne pas prendre de tems en tems une voiture ?

VINCENT

Cela diminuerait d*autant les sommes que vous me chargea de distribuer. Qui croirait qu'une simple vielleuse, que cette Fanchon que l'on dit si légère secoure en secret tant d'infortunés !

Quel usage plus délicieux pu's-je faire de tout cet or qu'on prodigue à mes faibles ralens ! Vous le savez; bon Vincent le basard m'a mise à la mode : dans ces brillantes soirées , où tout Paris vient étaler son luxe au boulevard , c'est à qui m'entourera , me fera répéter sur ma vielle des chansons dont la gaîlé fait (ont le mérite II n'est pas de grand seigneur j pas de finaucier opulent qui ne s'arrête pour les entendre, pas de femme de la cour qui ne désire en être l'objet. Chaque soir je rentre chargée de présens, dont la valeur m'étonne toujours. En vérité, ma fortune me paraît un songe; mais l'emploi que vous m'aidez à en faire en épure la source, et; c'est alors que j'en reconnais toute la réalité.

Et moi je suis le distributeur de vos bienfaits. Vous ne pouviez me confier une mission plus d'accord avec mon cœur, Vingt-cinq ans maître d'hôtel d'un baron étranger fixé à Paris , j'avais amassé quelque argent , légitimement gagné , et m'étais retiré du service après avoir placé mes économies chez des gens que je croyais honnêtes: je perdis tout. On vous

parla de moi ; vous me donnâtes un logement dans cet hôte^l que vous veniez d'acheter ; vous me prîtes à votre service, et vous fîtes de moi un messenger de bienfaisance, AIR : La faite en Egypte jadis.

Aux malheureux j'ai fait Au bien; A ce bonheur on s'accoutume :

Le sort m'en ôta le moyen , Et remplit mes jours d'amertume.

Donnez encore aux indigens, Et calmez leurs inq^uétudes ;

Continuez toujours Je sens

Que l'on tient à ses habitudes.

Hé bien , avons-nous fait une bonne matinée ?

VINCENT

J'ai su pénétrer chez la veuve de cet officier.. .

Hé bien ?

VINCENT

Je lui ai présenté les vingt-cinq louis dont vous m'aviez chargé ; et , à l'aide de cette livrée de madame de Gervilliers , l que vous me faites souvent porter, et que la veuve a reconnue^ J elle a accepté, en s'enquerrant cette dame qu'elle croit sa bienfaitrice.

Bien ! très-bien !

Mais je crains de ne pouvoir me servir long-tems de cet "habit.

Pourquoi ?

VINCENT

Madame de Gervilliers, instruite sans doute qu'on rép:hidait des bienfaits sous son nom , m'a déjà fait suivre plusieurs fois; ce matin même encore, et malgré les détours que j'ai cherché à pren*lr, je crains qu'un de ses gens ns m'ait vu en-i trer dans votre hôtei.

F A ñ C H o y.

Nous chercherons la Kvrée de quelque maison respectable.

VINCENT

J'ai bien eu une autre alerte! en passant tout à l'heure flans la rue des Lombards, n'ai-js pas été reconnu par Bertrand , cet épi-cier dont vous avez empêché-Ia banqueroute , et qui ignore encore la main qui l*a secouru ! F A N c H o N.

Tout de bon ?

VINCENT

Il est sorti de sa boutique , a couru après moi , m'a accablé de questions , de caresses et de reproches de ma discrétion. J'ai tenu ferme , et l'ai laissé . grâce à cet habit , dans la persuasion que la personne qui lui asauvé la fortune et l'honneur est d'une grande maison : mais j'ai eu un mal à m'arracher de ses main?....

Aîr du vauiefine des Jumeaux de Bergame.

Fuir (les créanciers d'ordinaire Est un travail pour bien des gens :

Avec soin j'évite au contraire Ceux qui reçoivent vos présents.

Fanchon , ne soyez plus si bonne :

Car dans Paris, dès qu'on me voit, Je n'ose plus fixer personne
; Chacun peut me montrer nu doigl.

FANCHON

Je suis plus heureuse que vous , moi; je puis me montrer sans
crainte d'être soupçonnée : aussi je rae livre souvent en

secret au plaisir de voir ceu^ Je passe presque tous

les jours devant la boutique de ce Bertrand, je lui joue sur ma
vielle quelques airs qu'il croit payer généreusement en m'olFrant
la petite pièce,de monnaie. Je la reçois avec ivresse , et je me dis :
c'est à moi qu'appartient ca calm^ qui règne sur tous ses traits ,
ce sourire qui erre sur ses lèvres ; j'en suis la cause : ce magasin
bien garni, cette

activité, cet air d'abondance, tout cola est mon ouvrage

Oh ! cela fait au bien!. . mais ^e n'y ai jamais vu sa fille ; on
m'a dit qu';l en a une. Cort jolie même.

VINCENT

Elle est chez uns tanle nie Saint - Laurent , faubourc» Saint-
Martin.

D'où savez-vous cela ?

VINCENT

De Ducontis, votre tapissier : il vise la jeune personne.

Lui! ah ! ah !.... Voici monsieur Edouard.

SCENE X

FANCHON, VINGEKT, EDOUARD.

EDOUARD

Bcnjour, aimable et bo;nie.... Monsieur Vincent, je vous salue.

VINCENT

Votre serviteur, mon voisin.

Vous vous êtes déjà donné la peine de venir,... Oh ! j'ai bien grondé Florine.

EDOUARD

Pourquoi ? elle n'a fait que respecter votre sommeil.

Je ne dormais pas du tout , je vous assure.

EDOUARD

D'a'Jieurs, j'avais rendez-vous avec le bijoutier. (A Vincent.)
Mon voisin me pardounera-t-il les cincj partie» de dames que je lui ai gagnées hier au soir ?

VINCENT

Je ne me ressouviens que de votre complaisance : à votre âge
passer deux heures entières avec un vieillard î..... EDOUARD, hd
serrant La main.

Dites un ami , monsieur Vincent.

VINCENT

Vous me gagnez toujours : un jeune homme au jeu de James doit être plus fort que moi.

Florine m'a remis....

EDOUARD

Nous en parlerons.

VINCENT

Je remonte chez moi. lanchon n'a plus rien n m'orJonnar?

Pardonnez-moi; de vous bien reposer, de songer combien TOUS m'êtes utile... Vincent , les hoinmes comme vous sont iares.

VINCKNT, à demi- voix , à Edouard.

Si le voisin avait ce soir quelques moinens à perdie

EDOUARD

La petite pariie de dames , n'est-ce pas?

VINCENT

Mais à condition que vous ne me soufflerez pas si souvent.

(// son.)

P A N C H O N , E D O U A P v D.

EDOUARD

Ou vous a donc remis mon portrait ?

Il est d'une ressemblance !

Vous m'avez promis de le faire voir.

Cil!.... ie Je.... c l'^ii'ement. J Voiiiyy anivez de chez mon b
'Guier ?

EDOUARD./» remetlaiit un porîrnit.

' Il fi-UiSsait de moater votre portrait que vous m'avez fait

fait faire.. Vous l'avez beaucoup pressé , m'a-t-il ^it... ce serait
une indiscretion de vous demander s'il est destiné?

Il ne m'appartient plus.

Edouard, troublé.

Ah ! vous l'avez déjà donné...

Il faut bien vous mettre dans la confidence.

AIR ; Par hasard ce bon La Fontaine.

C'est à mon maître en l'art de pUiire Que je destine ce portrait,
A l'ami délicat, sincère, A Tamant sensible et discret, A celui dont
Tamour extrême Fait naître un sentiment si doux...

Enfin, c'est à celui que j'aime...

Vous voyez bien qu'il est pour vous.

(Elle le lui remet.)

EDOUARD

Le voilà donc réalisé cet espoir d'être aimé pour moimême!...
Oh ! persuadez-moi bien que tant de bonheur n'est point une
illusion.

Oui, parmi ceux qu'attirent auprès de moi le hasard, la mode , et plus encore peut-être la curiosité, personne n'avait trouvé le chemin de mon cœur: vous , Edouard , qui n'avez d'autre recommandation que vos qualités aimables, vous seul m'avez inspiré un sentiment que j'ai toujours redouté, mais que je cesse de craindre, puisque c'est vous qui me le faites connaître.

EDOUARD

Comment se peut-il que dans l'opulence, entourée d'hommages , recherchée partout ce que Paris et la cour ont de plus brillant , vous m'aurez distingué, moi qui n'ai pour ressources que mes pinceaux, f Ai^ec intention. J car enfin je ne suis qu'un peintre?

Et moi donc que suis-je, s'il vous plaît? Fanchon... la vielleuse; pas davaalnge... rauchou la vielleuse.

f 23) ROMANCE.

Musique de Doche.

PREMIER COUPLET

Aux montagnes le la Savoie Je naquis de pauvres parens.

Voilà qu'à Paris on m'envoie, Car nous étions beaucoup d'enfans.

Je n'apportais, hélas! en France Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et l'espérance. SECOND COUPLET.

En pleurant, dans chaque village Fanchon allait tendant la main...

E D O U A \R D, Pauvre petite! ah! quel dommage!

Que n'étais-je sur ton chemin Lorsque tu n'ap| ortais en France Que tes chansons, quinze ans, ta vielle et l'espérance !

FANCHON

TROISIÈME COUPLET

Quinze ans, et sans ressource aucune...

Que l'on éveille de soupçons!

Ctf.endant j'ai fait ma torture,

Et n'ai donné que mes chansons.

Fillfte page, apporte cri Fr tnce T-es chansons, tes quinze ans, ta vielle et l'espérance.

EDOUARD, avec chaleur.

Charmante créature !

FANCHON

Ce riche hôtel, ces meubles somptueux , ce luxe auquel on s'habitue sans le vouloir , tout cela n'a pas changé Fanchon , la fortune est venue frapper ma porte; je lui ai permis d'entrer, de m'accabler de ses bienfc'iits, mais à condition que jamais elle ne gâterait mon cœur.

EDOUARD

En vous comblant de ses dons , elle a cessé d'être aveugle : qui mieux que vous mérite Populence ? Fanchon , vous savez être riche.

FANCHON

Je ne m'en défends point, j'ai un grand plaisir à donner... que dis-je ? je ne donne pas , je partage : en distribuant à

C 24) tanL d'êtres intèves^ans ce que le hasard me prodigue , Je ns fais, selon moi , que leur vendre me 5 comptes.

EDOUARD

Oh! je sais les visites que \ous laites faire pai* le bon

Qui vous a dit...

Vous secourez des né^ocians , des pères de famille , des artistes mejmcs.

F A N c H o N, j avec intenliioii'

Des arti'^tes?.. pas autant.que je le voudrais; il en e'-t à qui l'on n'ose oîiVir. .. Vous avouerez pourLaot (jue dans les arts l'on éprouve par fois des retards, des momen.- de g'^nc, et ne pensez-vous pas qu'alors une amie u'aiL le dioit...

EDOUARD

Je vous coinpreuds , et vous remercie; je n'ai bejoiu de rien . je vous assuie.

Cependant des modèles à payer , milie dépenses
nécessK-»res... et vous êtes orpheia , m'avez-vous dit , sans np^
ui. EDOUARD, embarrassé.

Il est vrai ; mais avec du travail et de fécononiie...

Au moins, Edouard, puisque vous ne voulez rien recevoir de
lanchon, vous lui permettez d'eu user de même avec vous.

Comment ?

J?e?père que vous ne me parlerez jamais du loyer de l'appar-
tement que vous occupez dans ma maison; vous ne pouvez me
reiuser

Hé bien, j'accepte.

Air nouveau de Dociie, _

Avec vous sous le ntême toit Heureux le mortel qui respire, A
chaque instant du)Our vous voit, Et vous ailore et vous admice !

Oui , je sens que je doniieraia Tous les trésors de l'opulence
Pour que le hasard n'eût jamais Entre nous permis de distance.

Que parlez-vous de distance ?

EDOUARD, à part.

Je m'oublie.

Je vous l'ai déjà dit, je ne suis que Fanchion la vielleuse;

LES PRÉCÉDENS, FLORINE, accourani.

Hé' bien ! hé bien ! vous n'avez pas entendu ?...

Quoi donc , mademoiselle ?

A votre porte un équipage brillant, une bouquetière qui erie , un corlier qui jure , un maître qui rit aux éclats, en un mot, une visite de M. de Sainte-Luce.

L'étourdi! je reconnais bien là un capitaine de chevaux légers.
,

EDOUARD

Je me retire.

IS'on, restez; je vctix vous présenter à M. de Sainte-Luce. fOn entend rire dans la coulisse. J

Le voici.

SCENE XIII

LJts TRÉCÉDENS, SAINT E -LUGE e« petil uniforme , une rose à la main , suivi d'un laquais portant une brassée de Jleurs.

SAINTE-LUCE, au laquais.

Jetez des fleurs partout. (A Fanchon.) Bonjour , ma toute belle. (Au laquais. J Ici des lilas , des tubéreuses. (A Fanchon.J Chaque Jour plus jolie. C Au laquais J Là le jasmin, et des roses surtout... oh ! des roses de tous côtés. CA Fanchon.J Comment cela va-t-il ?

A merveille , Sainte-Luce : mais, dites-moi, où avez-vous moissonné toutes ces fleurs ?

SAINTE-LUCE

Ce s'est pas moi; c'est mon cocher, f Au laquais.) Allez m'attendre à ma voiture. (Le laquais sort.) J'arrive ici dans mou vis-à-vis attelé de mes deux chevaux anglais .. Les charmantes bêtes!., mais vives!... ah! j'en suis fou. Ne voilà-t-il pas qu'en entrant dans votre cour , rêvant à une aventure que je vais vous conter , je sens ma voiture qui s'arrête : je regarde... la plus jolie petite bouquetière... un ange!

EDOUARD

Je la connais.

SAINTE-LUC z , fixant Edouard.

Ah ! ah !

Hé bien ?

SAINTE-LUC E

Elle pleurait., c'était bien les plus belles larmes., une maudite roue de ma voiture...

F A N c H G N , vivement.

L'aurait blessée?

SAINTE-LUCE

Kon pas , mais a culbuté tout le magasin parfumé de la bouquetière. Vous sentez bien que je descends, que je con-

^ole la belle affligée, et que je lui fais payer trois fois U prix de ses fleurs. Mon laquais s*en empare; et, nouveau messenger de

Flore , je viens offrir à Vénus la dépouille de ses jardins.

r Pendant ce récit ^ Florine a rangé les /leurs , en la cl tant d'entendre.)

air; Mon perc était poU Au milieu du désordre affreux

Que le choc a fait naître , Cette rose frappe mes yeux; Je crois vous reconnaître:

Je veux vous sauver.

Pour vous préserver De ce péril extrême, Je sais vous saisir, Et j'fii le plaisir De vous rendre à vous-même.

Toujours quelque aimable folie... Florine, ma toilette.

FLORINE

J'y vais.

ît quelle est donc , Sainte-Luce, cette autre aventure?

' SAINTE-LUCE

f! Oh 1 c'est du pathétique... Attention.

FAKCHON, à Florine qui écoute.

Eh bien , mademoiselle , allez-vous.

FLORINE, sortant.

On ne peut rien entendre.

SCENE X I y

LES PRÉCÉDENS, excepté FLORINE.

SAINTE -LUGE

Nous avons fait cette nuit , le commandeur , le président, e gros prieur et moi , un souper divin à ma petite maison du faubourg Saint-Martin. (D' un ton marqué à Fanchon.JOù,

par parenthèse, vous n'avez jamais voulu venir. Nous avons été tout aussi réservés qu'à l'ordinaire, et nous nous retirions sagement ce matin entre six et sept...

C'est très-édifiant.

SAINTE-LUC E

En traversant une rue isolée , j'entends des cris ; je vois une Jeune personne entraînée par des valets vers une voiture : je fais arrêter la mienne ; je tombe avec mes gens sur ces misérables; je m'empare de la belle : elle s'évanouit. Qu'en faire? Dix-sept ans à peu près , jolie.... comme vous.... L'heure me pressait, il fallait me trouver au lever de mon oncle le ministre à huit heures précises... Ma petite maison à deux pas, la femme de mon concierge honnête et discrète , je lui dépose ma belle évanouie , et gagne avec toute la vitesse de mes chevaux le faubourg Saint-Honoré.

E D o u A R Dh

iVous ignorez le nom de la jeune personne ?

Et vous l'avez laissée...

s A I N T É - L T J c E.

Toujours sans connaissance. Après avoir salué mon oncle, et lui avoir persuadé que j'avais bien dormi , je me disposais à retourner au faubourg Saint- Martin pour m'informer de mon inconnue, et la rendre à ses parens si elle l'exigeait... on m'annonce monsieur de Forcebrune.

Je l'ai vu souvent.

SAINTE-LUC E

Ab ! monsieur le connaît.

EDOUARD

Le roué le plus déterminé de la cour.

SAINTE-LUC E

C'était le ravisseur de la petite. Il m'avait reconnu : il ine tient quelques propos ; je le badine : il se f: ^che , et.... (Tirant sa montre. ^ dans une demi-heure au bois de Vincennes ..

EDOUARD

Et monsieur de Sainte-Luce y va seul ?

SAINTE-LUCE

Mon épée m'attend clans ma voiture.

Et la Jeune personne seule.... dans une petite maison

SAINT K -LUC K

Parbleu!,, que voulez-vous que j'en fasse?

ISie pourrais-Je la recevoir chez moi ?

SAINT E-L U C E

C'est dit. C II tire ses tablettes, et écrit au crayon. jVn mot à mon concierge , et il vous la remettra.

SCENE XV

LESPRÉcÉDENs, FLORINE,CHAMPAGNE.

f Florine et Champcpgne apportent une toilette ; fanchon s'assied devant ; Florine lui arrange les cheveux.)

F ANC H ON, À Champagne.

Montez claez monsieur Vincent, et dites-lui que je veux lui parler.

SAINTE** LUGE, à Fanchon.

Avant tout, faites-moi donnera déjeuner, je vous prie; je ne me bats jamais à jeun.

CHAMPAGNE ET FLORINE, « part.

Se battre !

SAINTE-LUCE

tJn rien ; je suis pressé...

FANCHON

(^Champagne.) Allez. {A Sainte-Luce.) A propos, capitaine , je vous présente monsieur Edouard , ce peintre aimable...

SAINTE-LUCE

Dont vous m*avez parlé. (A part. J II est fort bien ce jeune liorange. (Haut , à Edouard.) Enchanté , monsieur , de vous connaître.

EDOUARD

Croyez, monsieur, que je suis pénétré.... (A Fanchon.) quel dommage de cacher ces beaux cheveux !

SAINTE-LUC E

^^^Désespérant, d'honneur.... et pour coiffure un simple petit
Qui lui sied à merveille.

SAIN TE-LUC E

Vous appelez cela...

FANCHON

En marmotte , monsieur.

(Champagne apporte une bouteille et du pain sur une assiette , yance un guéridon , et sort. J

EDOUARD

Àir noui^eau de Doche.

Des brillans atours qu'il invente Le luxe couvre la beauté ;
Mais Frinchon, pour être charmante , Doit garder sa simplicité.

Des dons que lui fit la nature L'art encor n'a rien outrngé:

Combien de femmes pour parure Voudraient avoir son négligé
!

SAiNTE-LUCE, à part , se versant rasade. Comment donc!., il
a de l'esprit.

C Fanchon 6te la robe^qui la couvrait , cl paraît en corset cou-
vert d*un petit fichu qu'elle arrange au miroir.) Je bois à la plus
jolie.

EDOUARD, « Fanchon.

Remerciez donc.

SAiNTE-L UCE, regardant Fanchon.

A celle qui chaque matin a ma première pensés.

EDOUARD, bas à Fanchon.

Nous nous ressemblons.

FANCHON, souriant.

Est-ce que vous pensez, capitaine?

S A iNTE-LUCE achevant de boire.

Quelquefois 5 jamais chez vous.

EDOUARD

•Te le crois : le cœur y a tant d'occupation , que l*esprit n'a
plus rien à faire.

SAiNTE-LUC E

C A pan.) Ce jeune homme a des expressions.... (Haut.)

Majs l'heure m'appelle au bois de Vincennes jamais je
n'arrive le dernier.

EDOUARD

Monsieur n'a pas de second ?

Non : pourquoi ?

EDOUARD

Je vous ai déjà dit que je connaissais votre adversaire : il n'ira
pas seul.

SAINT Ç-LUCE

Dois-je pour cela me faire accompagner? .

EDOUARD

Monsieur de Sainte-Luce, la bravoure n'exclut pas la nru-
dence. ^ ^

SAINTE-LUCE

Vous avez raison : mais il est trop tard maintenant • où trou-
ver quelqu'un ?..r^P«r..; Eh ! mais., pourquoi pas '? . r//«..r;
Monsieur voudrait-il me faire l'honneur d'être mon second ."

EDOUARD

Je vais prendre mon épée.

FLORIN E,à part.

Son épée !

Edouard, j songez-vous ?

EDOUARD

Je suis trop datte du choix de monsieur, pour ne pas v répondre, y. J ^

C'est que les seconds se battent quelquefois.

FANCHONjà Edouard , avec émotion.

Quoi! sérieusement... j .

SAINTE-LUC E

Je vous le ramènerai.

EDOUARD, avec dignité.

J'espère aussi vous ramener, monsieur.

air: Trouifcrez-fous un parlement.

Aimable Fanchon, calmez-vous j Dissipez de raines alarmes.

SAINT E-LUCE La beauté s'intéresse à nous, Le sort doit protéger nos armes. {FixanlEd.") Marchons... oui, je serai vainqueur; Tout en vous me prévient d'avance.

ÉdouarDj d'un ton marqué.

Nous pourrons au champ de l'honneur Faire plus ample connaissance.

ENSEMBLE, en sortant et se donnant la main. NoLS pourrons, etc.

SCENE XVII

LES PRÉCÈDES, VINCENT e« habit gris.

VINCENT

Champagne m'a dit que vous vouliez... éfji

FANCHON, d'une voix altérée.

Vous prier, mon cher Vincent, d'aller (Lisant l'adresse du billet du chevalier.) rue Saint-Laurent, n'*. 3 , à la petite maison de monsieur de SaiiUe-Luce.

VINCENT, avec retenue.

Moi à sa petite maison !

F A N C H O N, bas. -

Il faut sauver l'honneur d'une jeune demoiselle.

J'y vais.

FLORiNEà part.

D'une Jeune demoiselle !

F A N c H o N, lui donnant le billet. Vous remettrez ce billet à la femme du concierge; vous ramènerez la jeune personne ici dans cet appartement. FLORiNE,à part.

Quel est ce mystère ?

Et vous J'y garderez vous-même jusqu'à ce que je sois revenue du boulevard du Temple Prenez une voiture : faites diligence; il s'agit d'une bonne action V I N c E N T.

B.eposez-vous sur moi. f// sort.J

FANCHON, FLORIN E

FLORINS

Ce cher monsieur Edouard , s'il allait être victime !

F A N c H o N , émue.

Ma vielle.

Je vois d'ici deux maudites épées mies...

F A N c H o N , plus émue.

Ma vielle , vous dis-je !

F L o R I N E , apportant et passant en bandoulière la vielle.
Fanchon ne sera pas au boulevard si gaie qu'à l'ordinaire.

F A N c H o N , de même.

Pourquoi cela , mademoiselle ?

C'est que... il faut si peu de chose pour tuer un houncts
homme.

FANCHONjcfe même.

Mes gants,

F L o R I N E , allant les chercher sur la loiletie- Les voici.
Vous êtes bien heureuse d'être aussi cahne. F A N c H O N , met-

tant ses gants avec trouble et gaucherie. Pourquoi ne le serais-je pas?

F LORiNE,à part.

3'étouEPe.

FANCHON,à part.

Je n'en puis plus.

SCENE XIX

LES PRÉcÉDENS, CHAMPAGNE, BERTRAND, AUGUSTIN, DUGOUTIS.

c H A M P A G N E , w« pcu avant eux. On demande monsieur Ducoutis , on désire monsieur Ducoutis.

DUCOUTIS, sortant du cabinet un plumeau à la main.

Que me veut-on? Eh! c'est le papa Bertrand, mon futur beau-père.

F A N c n o N , à part.

L'épicier de la rue des Lombards... saurait-il que c'est moi... qui suis venue à son secours ?

BERTUAND, entrant.

air: Lubiii a la préférence.

Un forfrit qni m'épouvante S'est coiniuis ce malin Au
faub')urg Saint-Martin.

De ma fille , ton amante, Apprends le malheureux destin.

AUGUSTIN

Oser enlever Adèle!

F A N C I I O N , À part.

Serait-ce la demoiselle?

Ciel ! qn'avez-vous,« dit?

J'en P'.tJs l'esprit.

BERTRAND

Comme toi j'en suis interdit.

Allons, réunissons-nous; Vers le ravisseur courons tons,

Cher be.'-u-père, C'est votre affaire.

BERTRAND

Viens : prépare-toi.

Allez sans moi.

AUGUSTIN

Je la suivrai, La défendrai.

Moi je l'épouserai.

B E B T I I A N D

J'allais chez toi t'annoncer cette affreuse nouvelle qu-* ma sœur elle-même ni*a apportée, quand j'ai rencontré mou neveu Augustin , qui m'a dit que tu travaillais ici. F A N c H o N.

Croyez que je prends infiniment de part.... mais peut étrf...

BERTRAND

Ah! ma bonne dame , sans cet événement que j'allais être heureux! j'étais sur le point de d^ ouvrir enfin la personne qui l'anspruch me sauva la vie et l'honneur...

La vie et l'honneur !

En me prêtant une son ne considérable» FA^CHONJà pan.

Il ne me connaît pas.

BERTRAND

Peiit-on se cacher ainsi f[uand on est si généreux! je donnerais pour savoir son nom.. . Mais maintenant je ne puis songer qu'à ma fille.

AUGUSTIN

Il n'y a pas un instant à perdre : venez, mon oncle, venez.

F A N c H G N , les arrêtant.

Je vous le dis encore , rien n'est désespéré.

BERTRAND

Comment?

FINALE

Vous retrouverez Adèle , Pour vous j'emploierai mon zèle:

(^D'itn ton Peut-être un liomnie d'honneur marque.) Punit-il son ravisseur.

BERTRAND, AUGUSTIN, DUCOUTIS.

Sur notre reconnaissance , Mndame , comptez d'avance.

[BERTRAND. AUGUSTIN. DUCOUTIS.

J'aurais eucor le bonheur Que ne pnis-je avoir l'hou- Ali ! si j'avais plus de cœnr, De la presser sur mon cœur ! nenr Malheur à son ravisseur!

De punir son ravisseur!

FANCHON, FLORINE. LES TROIS AUTRES

Livrr7-vo!i8 à l'espérance: Cherchons, faisons diligence ;

ïientùt vous la reverrez, Bientôt nous la reverrons:

Eienlùt vous l'embrasserez. Oui, oui, nous la retrouverons.

(Ils sortent. Fanchon sort après eux. Florine entre clans la cliamhre à coucher, après a^^oir répondu à plusieurs ordres que

Fanchon lui a donnés par signes.)

SCÈNE PREMIÈRE

F L O R I F E , seule.

Une heure vient de sonnei-, et point de nouvelles ! Moasieur Edouard ne me sort pas de la tête. Se serait-il battu ?.... Oui, il se sera battu.... L'aurait-on blessé?.... Et je ne suis pas là pour le secourir !... Ces maudits duels ! Si j'en avais le pouvoir, moi, voici la loi que je rendrais : Air duvaudcifille de l'Avare.

Faisons ici défense expresse, De par l'hymen et les amours,
Pour d'autres que pour sa maîtresse • À l'amant d'exposer ses
jours :

Considérant qu'il n'est pas sage De braver ainsi le trépas, Vou-
lons que pour d'autres combats Il ré erve tout son courage.

Mais j'entends quelqu'un.... serait-ce monsieur Edouard ? . .

Non... oh! Hon ; c'est Vincent.... avec la jeune personne

Qui est-elle ?.... je le saurai.

VINCENT, ADÈLE, FLORINE

VINCENT

Entrez, mademoiselle ; n'ayez aucune crainte.

FLORINE, « pan.

Le joli petit minois!

ADÈLE

Oii me conduisez- vous ?

Vous êtes iu chez la belle Eanchon.

ADÈLE

Fanchon cette vielleuse dont j'ai si souvent entendu
parler?....

Et que vous apprendrez à connaître.

Peut-on savoir qui est mademoiselle, d'oî^i vient mademoi-
selle, ce que veut mademoiselle?

ADÈLE

J'aurais ppine à vous répondre : je ne suis pas encore remise
du trouble où m'a jeiée un événement.... F L o R r N E.

Il est arrivé un événement à mademoiselle?

ADÈLE

' Oui : arrachée tout à coup des bras de ma cière tante . ••
VINCENT, i ciiiratnaiU vers iagauche.

Venez, venez avec moi.

Oî la conduisez-vous ?

VINCENT-

Où j'en ai reçu l'ordre.

Comment! je ne saurai pas qui est içademoiselle ?

VINCENT

Pardonnez-moi; je vais vous eu instruire. Air du vaudeville au Caire.

Sur tout ce que ;e vous dirai

So3-ez discrète, je vous j-rie;

Et d'abord je vo usapfrendrai

Que mademoiselle est jolie :

Elle a , je crois, quinze ou seize ans ,

Parait modeste, vertueuse,

Et n'a pas, comme tant de gens,

Le défaut d'être curieuse.

(Il entre avec ^dble dans la chambre , et ferme la porte à double tour. J

SCENE III

F L O R I N E , seule.

Le sévèR personnage ! cette ieune demoiselle... m'y voilà! ce Bertrand qui vient ici tout désolé... l'espoir que Fanchoa lui donne de retrouver cette Adèle... c'est la fille à<i ce Perlrand ! (A

la porte) Ah ! vous prétendez vous cacher de moi, monsieur Vincent !... je suis fine et soubrette. • -

FLORINE, L'ABBÉ DE LATTAIGNANT

LATTAIGNANT. (// a entendu les derniers mots de FLorine.)

Bonjour , fine et soubrette.

Eh! c'est monsieur l'abbé de Lattaignant.

LATTAIGNANT

Moi-même, mon enfant.

Toujours frais et bien portant....

LATTAIGNANT

C'est mon habitude.

Célèbre chansonnier...

LATTAIGNANT

De la gaîté qu'on prend pour du talent.

FLORINE

Et par-dessus tout excellent buveur.

LATTAIGNANT

Je suis chanoine de Reims. Et tamaitresse? encore au boulevard du temple ?

Elle ne tardera sûrement pas à revenir.

On m'attend à dîner ?

Vous êtes venu de bonne heure.

Je voulais savoir la carte et le nombre des convives,

Peu de monde.

Xattaignant.

Tant mieux !

Air du vaudeville de Monet.

Je déteste la manie De donner de grands repas ; On dîne tn cé-
rémonie , On symétrise le^lats,

On y rit

Sans esprit :

Mangeant froid, parlant de même, On perd par ce faux systè-
nie Les bons mots et l'appétit.

Petite fable réveille Les élus qui sont admis; On est piès de la
bouteille, On est près de ses amis.

Le dessert

Que l'on sert Aiguise encor la saillie :

C'est alors qtie la folie Vient apporter son couvert.

Voilà bien monsieur l'abbé de Lattaignant ! Vous arrivez fort à
propos pour nous égayer; nous sommes aujourd'hui dune
tristesse...

lattaignant.

Ici de la tristesse... c'est du nouveau.

Des aventures de tout genre, un enlèvement, des fleurs renversées, un duel, un portrait à remettre, un beau Jeune homme qui sert de second, une bouquetière désolée, un mystère que l'on dévoile... un roman tout entier.

Que diable me dis-tu là ?

Enfin une jeune personne enfermée là dans cet appaitenient.

LATTAIGNANT

Une Jeune personne ?

Jolie sans le savoir.

LATTAIGNANT

C'est fort.

L'innocence même.

LATTAIGNANT.

Peut-on la voir ?

Elle est sous clef.

LATTAIGNANT

Bah! peut-être qu'à travers la serrure... (Il y regarde. J

Peut-on être curieux comme cela ! Que voyez-vous ?

Je ne vois qu'un homme... eh! c'est Vincent,

Il s'est enfermé avec elle.

LATTAIGNANT

Ils parlent.

Entendez-vous ?

LATTAIGNANT

Rien... Ah! j'aperçois l'innocence.., elle a l'air gauche.

SCENE V

LESPRÉCÉDENS, FANGHON.

LATTAIGNANT, toujours à la siTiure.

De iolis yeux; vrai bouton "de rose... Mais pourquoi se trouvent- elle seule avec Vincent?

F A N C H O *N , après avoir fait un signe à Fiorine , et frappant sur L'épaule de Lattaignant.

C'est mon secret, monsieur l'abbé.

L ATTAIGNANT

C'est vous , belle vielleuse.

FANCHON, à Florine qui la débarrasse de sa vielle, et se ■ Jetant sur le canapé.

Personne n'est revenu du bois de Vincennes ?

Hélas! non.

FANCHON

Mon frère n'est pas arrivé ?

FLORINE

Pas encore.

«Te ne conçois rien à ce retard.

La jeune personne est là.

FANCHON

Vous l'avez vue?

FLORINE

Certainement, et je n'ai pas eu dépeins à deviner... ^

FANCHON

Laissez-nous. (^Florine sort après avoir mis la vielle sur un fauteuil.)

TANCHON, LATTAIGNANT

LAT TAIGNANT,

Qu'avéz-vous donc ?

F A N c H o M , avec aballeniënt et s' essuyant la figure. Il fait une chaleur !...

LATTAIGNANT

Vous paraissez troublée.

Ce n'est rien, mon cher abbé.

' LATTAIGNANT

Rien !..., Vous qui n'êtes jamais trlsle.... que du ciiagrin des autres.... Serait-ce donc cette jeune inconnue.... J'y suis.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyoges..

C'est un déses[]oir d'flinoiircHe j D'un père Ton fuit la rigueur
:

Vous voulez sauver la fillette Du repentir, du déshonneur.

Voire zèle à la fuis seconde Les droits du père et des amours,
Vous rendrez heureux tout le monde; Far.chon, ce sont là de vos
tours.

Hé bien , monsieur Pabbé , m'apportez-vous les coupTels pour
la nouvelle mai échale de Villancourt?

L ATTAIGNANT

Fille d'un financier la petite a fait un beau rêt'e.

Elle vient ce soir au boulevard faire briller sa livrée, se^ nou-
veaux équipages.

Je n'ai plus que six couplets à faire.

Achevez-les avant dîner, je vous en prie.

LATTAIGNAJÏT.

Aurons-nous monsieur de Sainte-Luce?

F A N c H o N , avec trouble.

Je le crois.

LATTAIGNANT

Et le jeune peindre ?

F A N c H o N , émue.

Edouard?

LATTAIGNANT

Je l'aime beaucoup , et vous ne le haïssez pas. Serait-il des nôtres ?

FAKCHON,£/e même.

Je l'espère.

LATTAIGNANT

Comme vous êtes émue !

Mes couplets , l'abbé. *

LATTAIGNANT

Eanchon! Fanchon ' qu'avez-vous fait de notre gaieté?

F A J i c H o N.

Mes couplets , je vous en prie. Tenez, passez dans ce boudoir.

LATTAIGNANT

air: On se chagrine trop vite.

Ce boiuioir est nion parnasse; Ma muse sera Fanchion :

Que n'ai-je i'esprit, la f^râce De ce nouvel Apollon!

Déjà ma verve s'anime:

3Viais, dans un doux abandon, îWon cœur en chercliant la
rime Craint d'y laisser la raison.

(L'abbé entre dans le boudoir : Fanchon l'enfermn . et va frap-
per à la porte vis-à-yis. J

FANCHON, VINCENT, ADÈLE

C'est moi, Vincent ; ouvrez.

Approchez, mademoiselle

ADÈLE

Madame...

Avant tout. dife?-moi si vous êtes la fille de M.Bertrand, épi-
cier rue des Lombards.

ADÈLE

Oui , madame.

Votre événement m'a beaucoup intéressée. Vous m'avez été recommandée par M. de Sainie-Luce, votre libérateur.

ADÈLE

Je voudrais bien le voir.

FANCHON, à pari.

Et moi aussi.

ADÈLE

Où est-il donc, madame?

FANCHON

À ce moment il se bat avec votre ravisseur.

ADÈLE

Ciel ! que de bontés !

VINCENT, à Fanchon.

■ \ le est bien naïve.

(46) SCENE V 1 l].

LES PRÉCÉDENTS, FLORINE, accourant.

Grande nouvelle! M. Pidoiard. . il ne lui est rien arrivé!

Qui a pu vous instruire ?

FLORINE

J'en viens de le voir descendre de voiture.

VINCENT

Vous parlez de M. Edouard...

FLORINE

Les voici.

LES PRÉCÉDENTS, SAIXTE-LUCE, EDOUARD.

(Ils entrent en se tenant par la main.)

SAIXTE-LUCE

Air du pas redoublé.

Fanchon , vous me voyez vainqueur;

Oui, grâce à sa prudence, J'ai terrassé le ravisseur ,

Et vengé l'innocence.

Mon cœur n'est touché qu'à demi

De cet instant de gloire; Car j'ai fait un nouvel artii

Plus cher que ma victoire.

FANCHON, regardant Edouard.

Vous n'imaginez pas, messieurs, le plaisir que j'ai à vous revoir. J

SAIXTE-LUCE, bas , à Edouard. 1

Cela vous regarde, colonel.

{Bas, à Sainte-Luce.) SWencc. {Hut , à Fanchon.) Nous devinons vos inquiétudes , et nous les paierons. SAIXTE-LUCE,

apercevant Adeie.

Je ne me trompa p[^]s .. c'[^]-t 'a ieuiie personne de ce matin...
Voici la dame dont ie viens d'ôtre lépreux chevalier.

ADÈLE

C'est monsieur qui serait...

SAINTE-LUCE

Oui, parbleu! moi-mêTie qui vous ai sauvée ce matin des entreprises de M. de Forcebrune, que jeviens de blesser.

ADÈLE

Monsieur est bien honnête.

SAINTE-LUCE

Ah! je suis honnête! {lis rient aux éclats.^ Délicieux, d'honneur 1

LES MÊMES, LATTAGNANT

LATTAGNANT, frappant à la porte du boudoir. Ouvrez donc! ouvrez donc !

SA/INTE-LUCE.

Quel est ce tapage ?

EDOUARD

C'est la voix de M. de Lattaignant.

A qui j'ai fait faire des couplets avant dîner, et pour cause, (Lattaignant frappe. J Venez , beau prisonnier. (Elle Lui ouyre.)

LATTAIGNANT, fredonnant.

L'amour , ainsi q'ia nature, N' connaît pas ces distanc'-là.

(y^ Fanchoiî.) Voici vos couplets. (Il lui remet un papier plié.) Révérence ti'ès- humble à M. de Sainte-Luce. (^ Edouard.) Bonjour, mon petit Raphaël.

SAINTE-LUCE

Quand je vois cette face-là le matin, je suis sûr de rire toute la journée,

EDOUARD

C'est Momus en petit collet.

C'est dommage que la mélancolie le maigrisse.

Chacun s'arrondib® sa manière. (^ Florine, désignant jidèle.) Florine , i^l-ce pas là...

L'innocence, M. l'abbé.

LATTAIGNANT

Oui; je la reconnais.

Air du curé dePompone.

fAFanchon.) Vous nous avez séparément

Enfermés l'un et l'autre :

Quelle crainte dans ce n. ornement,

Fanchon était la vôtre?

Mademoiselle a l'air rêveur,

Et je sens qu'avec elle, Vrai,... j'aurais partagé de bon cœur

RIa gai té naturelle.

TOUS, excepté Fanehon et Adèle,

Il aurait partagé de bon cœur Sa gnité naturelle.

ADÈLE

Monsieur est bien bon.

Quelle ingénuité ! je vais vous faire conduire chez monsieur
votre père.

^ ADÈLE

oh! non, madame.

Et pourquoi?

ADÈLE

AIR : Je crains de lui parler la nuit.

Mon père veut me marier A Ducoutis le tapissier;

Moi pour cette alliance

J'ai de la répugnance ;

Je n'aime qu'Augustin , Et je ne veux donner ma main

Qu'à mon petit cousin.

Ah î VOUS aimez le petit cousin !

Il y aura six ans à la Saint-Remi , monsieur.

SAINTE-LUC E

Six ans à la Saint-Remi !... vous l'épouserez. {A Fanchon.) Il faut la garder ici.

FANCHON

Mais, Sainte-Luce, songez donc que Je ne puis...

SAINTE-LUCE

Non , c'est un parti pris, je ne l'aurai point sauvée pour la voir sacrifiée.

EDOUARD

Faites attention que le père.. ..

SAINTE-LUCE

Je lui ferai entendre raison. Il n'y a qu'à l'envoyer cher" (lier.

M. Vincent pourrait s'en charger.

VINCENT

Qui ? moi chez l'épicier Bertrand !... Fanchon sait bien que ce n'est pas possible. Je vais dire à Champagne d'y aller, A D £ L E, à Fincent.

Mon père aura peut-être reconduit ma tante chez elle... Monsieur... c'est rue Saint-Laurent, à côté du pâtissier, au second sur le derrière.

(Vincent son)

SAINTE-LUCE

L'heure du dîner approche. Ma toilette à faire, indispensable... Mon hôtel est près d'ici, je suis à vous dans un instant.

EDOUARD

J'espère que nous passerons ensemble le reste de la journée ?

SAINT E- LUC E

Elle a commencé pour moi sous de trop heureux auspices.

LATTAIGNANT.

Moi , pendant ce temps-là, je vais remettre dans le quartier une douzaine de couplets de fête.

Il tira de sa poche un gros portefeuille à serrure.)

SAINTE-LUC E

L'abbé , nous en tenez magasin.

LATTAIGNANT.

AIR : La boulangère a des écus.

J'ai des vers de fête innocents

Que l'à-propos aiguisse, Bien des Josephs, quelques Laurents
Je fais une Denise; En sortant de céans

Je rends A l'hôtel 1 e Soubise,

Deux J«an9, A l'hôtel do Soubise.

SAINTE-LUC E

Au revoir , ma toute belle. Ah ça , je vous dépose ma char-
mante héroïne ; vous la garderez ici.

Je vous promets d'attendre le père,

SAINTE-LOCE.

Je tiens sérieusement à la marier au petit cousin.

EDOUARD

Quelle folie !

SAINTE-LUC E

Que voulez-vous , j'aime à faire des heureux.

C IL sort avec Latlaignant. J F A N c H o N , cherchant un pré-
texte. Mademoiselle, votre nom ?

Adèle , madame.

F A N C H OTî.

Vous n'avez peut-être rien pris de la matinée..... si, en atten-
dant le dîner...

ADÈLE

Ce n'est pas de refus , madame.

FAN c H o w.

Florine, conduisez mademoiselle.

Venez , venez : je meurs d'envie de causer avec vous.

FANCHON, EDOUARD

Enfin , nous voilà seuls, et jepuis melivrerà touteraa joie!., que vous m'avez inquiétée !

EDOUARD

Croyez-vous que j'aie moins souffert? Quand on vous connaît il est permis d*aimer la vie.

Une autre fois soyez donc moins prompt à l'exposer.

EDOUARD

Pouvais-je m'en dispenser ?... D'ailleurs , garçon , sans famille , tenant si peu à la société..

- Edouard , écoutez un projet de Fanchon : j'ai résolu de retourner en Savoie.

EDOUARD

Vous quitteriez Paris ?

Je veux revoir raies montagnes ; je veux y conduire nn peintre aimable , plein de talents , à qui , en échange de toute ma fortune ,

je ne demanderais c[u]un seul tableau.

EDOUARD

Coyiment ?

AIR : Dans ce salon ou du Poussin, Au bas d'un fertile coteau,
Dont je garde la souvenance , Je ferais peindre le hameau Qui vif
les jeux de mon enfance.

Il faudrait être mon époux Pour faire avec moi ce voyago:

J'avais jefé Ips yeux sur vous...

Mais peignez-vous le paysage ? %

EDOUARD

Je VOUS comprends , femme charmante , et ne puis revenir
de ma surprise. Quoi ! Fancion , vous pourriez renoncer à ces
hommages dont vous êtes environnée... r A N c H o N.

Un seul m'a fixée pour jamais.

EDOUARD

A cette opulence que vous augmentez chaque Jour ?

J*en ai trop pour moi ; assez pour deux.

EDOUARD

Vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans înon ame.

Expliquez-vous , Edouard.

Il est des circonstances...

N'êtes- VOUS pas libre? comme Fanchon , né de parens obscurs ? quelle pourrait être entre nous la distance?

EDOUARD

La distance... celle de la fortune.

Ait- du vaudeville du Tableau en Litige. Du partage de la richesse Exclue par un sort inhumain , ' Comment, avec délicatesse, Puis-je aspirer à votre main ?

Souvent trop devoir importune:

Par riennien près d'être lié, Dp l'amour et de la fortune Chacun doit fournir la moitié.

Même air.

N'imites pas l'amant Tulgaire Qui rougirait tJe partager :

De l'objet que le cœur prtîfère Les dons peuvent-ji« outrager?

C'est à deux que l'amour dispense Tous les biens qu'un seul jicut avoir; 11 ne met pas de différence Entre donner tt recevoir.

EDOUARD

Il y a dans tout ce que vous dites une grâce , une expressioMÎ... Ah! si comme vous, je possédais...

Qui vous a dit (\\^q vous ne possédiez rien ? (S'élançant à un secrétaire , et apporriant un papier. J Vous avez acc^uis (laus les environs de Chambéiy, précisén;ent auprès de la cabane de mon père , une retraite agiéable et commode.

Qui... moi !

F A ï c H o :î.

En voici le contrat ; il n'y manque plus que votre sigiisliire.

EDOUARD

Qu*entends-je !

FA N c H o N.

Vous serez au milieu d'un peuple pauvre, mais laborieux- ; vous eu serez l'ami , le dieu tutélaire : car, je vous en préviens, vous aurez beaucoup d'or à répandre; vous trouverez pour vos pinceaux des sîtes charmans , des villageoises fraîches et piquantes .. dans mon pays il y en a de fort jolies. Je me suis aperçue que vous n'aimiez ni le tumulte ni le grand monde ; votre terre offre la solitude la plus aimable • vous pourrez y promener les plus douces rêveries. Enfin si , par délicatesse, vous aviez refusé de venir chez Eanchon, c'est maintenant chez vous qu'elle vous demande un asile, et la permission d'y passer le reste de sa vie.

EDOUARD

Tant (îe générosité confond toutes mes idées,;;. Amour ! reconnaissance !... je ne puis vous résister. Femme charmante ! je t'adorais... et ne t'aimais pas encore assez.

Vous seul, depuis long-tems , êtes le but de mes actions : vous venger du sort, qui , en vous oubliant , me prodiguait ses dons , était ma pensée chérie. Edouard était toujours là... E D o u A R D , avec égarement.

Oui , oui , toujours avec toi ! tu l'emportes sur la voix des préjugés... Il est tenus de me faire connaître ; apprends donc que Je suis,...

SCENEXTI.

F A W C H O INT, Mad. DEGER MILLIERS,

introduite par yincnt , et suivie de deux laquais avec la livrée que portait Fincent au premier acte. L'un d'eux porte un sac de velours cramoisi à glands d'or. VINCENT.

VINCENT, annonçant.

Madame de GervJlliers !

Tvlad DE GERVILLIERS.

Ici mon neveu !

EDOUARD, sortant vrécipilammenl par le fond.

Ciel !

F A N c n o N, Stupéfaite.

Son neveu I

Son neveu !

Mad. DE GERVILLIERS.

Dans cette maison ! C^ Fanchon, d'union sec.J Ma bonne , allez dire à votre maîtresse que c'est madame de Gervilliers, qui veut la voir.

F A N c H o N , toujours immobile.

A peine je respire.

Mad. DE GERVILLIERS, <fe même.

M'entendez-vous , mademoiselle ?

Madame... serait la tante d'Éc^ouard ?

Mad. DE GERVILLIERS.

Edouard, dites-vous? C'est le colonel de Francarville.

F A N c H o N , A par;.

Il m'a trompée.

Mad. DE GERVILLIERS. avec aigreur.

Hé bien! verrai-je cette ITanchon ?

VINCENT

Vous lui parlez , madaœe.

Mad. DE GERVILLIERS.

Ceseraitln...r^/3arr.;elle est^ovihien. ^ux laquais. Qu'on m'attende à ma voiture. Ils sortent. (Haut à Fanclion , avec mépris. J Jai à me plaindre de vous... beaucoup plus que je ne pensais.

De moi , madame ?

Mad. DEGKRVILLIERS.

Vous avez la témérité de vous servir de ma livrée pour répandre des dons qui ne viennent que de votre main.

VINCENT

■ Te vous le disais bien qu'on m'avait fait suivre jusqu'ici... Madame m'a fait tout avouer , Fanchon ; il n'est plus tems de feindre.

Mad. DEGERVILLIERS.

Que répondrez-vous à cela ?

AIR : Par une liqueur enivrante.

De votre bonté généreuse

Le pauvre ressent les effets ; ,

il me fallait pour être heireuscj

Madame, imiter vos bienfait-i.

Aux malheureux dans l'indigence

J'offris des secours : mais Fanchon

Crut doubler leur reconnaissanc*

Kn Uiir prononçant voîns nom.

Mad. DE GERriLLIF-RS.

Pas n\ a\ : est-ce qu'elle aurait de l'esprit?

VINCENT

Eh ' pourquoi pas ?

Mad. DE GERVILLTERS, avecmcpris.

Se (l;niier des tons de bienfaisance !

VINCENT, à part.

Le sang me bout dans les veines.

Mad. DE GERVILLIERS.

Une Fanchon compromettre un nom illustre par ses aumônes indiscretes ! oser prétendre à l'estime î

FANCHONj avec force et dignité.

Madame de Gervilliers oublie qu'elle est chez moi. Mad. DE GERVILLIERS, baissant le ton. Comment donc !

V I N c E N T , avec colère.

W est vrai, madame, que Fanchon a beaucoup de torts envers vous... infiniment de torts.

Air du vaudeville de Oui et Non.

Pour tous ci'ux que vous oubliez La bonté de son coeur ré-clame :

Bientôt leurs pleurs sont essuyés, Le tout en votre nom, madame.

Par des bienfaits entretenir L'éclat d'un nom recommandable,
- En tous Uenx vohs faire bénir...

Oh! c'est un crime abominabl!

Mad. DE GERVILLIERS.

Mais je crois que ce bonhomme... , ^

VINCENT

Est très-choqué , madame, de vous voir ainsi maltraiter celle à qui vous ne devez que des éloges.

FANCHON, avec douceur.

"Vincput, calmez-vous

VINCENT

]Nou , c'est que je ne souffrirai pas...

Laissez-notis, je vous prie.

VINCENT, à part.

Elle est trop bonne,, je le lui ai toujours ait. (Haut, aprhs une fausse sortie- J Oui vous êtes trop bonne.

(// sort, j

S c l: iN e XIII.

FANCHON, Macl. DE GERVILLIERS.

M ad. DE GERVILLIERS.

Allons , allons , je veux bien oublier la hardiesse que vous avez eue,. •• à condition que jamais vous ne vous servirez de ma livrée... Mais ce que je ne puis vous pardonner, c'est d'attirer ici mon neveu , le colonel de Francarville.

AIR : J'ai iparfois entendu parler.

Vous voulez de votre bpauté

Sur son cœur exercer l'empire;

D'un pareil uinanf le délire

Doit flatter votre vunié.

Oubliant l'honneur de sa race,

Il le dénie à vos genoux...

Peut-être poussez-vous l'audace '

Jusqu'à voir en lui votre époux.

Moi l'épouse d'Edouard !..

Mad. BE GEEVILLIERS.

Toujours un Edouard !

C'est le nom qu'a pris votre neveu, madame, pour s'introduire chez moi. Il s'est dunié pour un peintre sans fortune, sans parents.

Mad. DE GERVILLIERS.

Depuis trois mois il nous écrit de son régiment... Non , je ne puis croire ce que vous tljtes ; vous ne pouviez mécoa^ Haïre la colonel, et ce détour...

Je n'en impose Jamais. ^

Mad. DE GERVILLIERS.

Vous ignoriez que monsieur de Frâncarville, colonel de cavalerie, mon unique héritier, est déjà possesseur d'une grand» fortune! vous me nierez que votre but était de partager son opulence et d'en augmenter la vôtre ? {FancJion, qui, pendant cette tirade j a exprimé la plus vive souffrance, prend tout à coup le contrat, et le présente avec noblesse à madame de Gervilliers.^ Quel est ce papier?

Lisez.

Mad. DE GERVILLIERS, après avoir mis ses lunettes.

v Pardevant les notaires... * Hum ^est également comparu « le sieur Edouard, peintre...

Voire neveu.

Mad. DE GERVILLIERS, feuilletant le contrat. C'est le contrat d'une terre en Savoie

Que i*avais achetée pour votre neveu... je le croyais orphelin, abandonné de la nature entière... Vous voyez que , loin de vouloir partager l'opulence du colonel de Francarville, je ne cherchais qu'à l'enrichir de la mienne.

Mad. DE GERVILLIERS, étant ses lunenes.

Serait-il vrai ? Je commence à croire que je m'étais trompée.

Eh de quel droit , madame , venez vous insulter chez elle une femme qui n'a d'autre tort que d'avoir augmenté le respect qu'on vous doit? Mais cette femme est obscure; ce n'est qu'une simple vieilleuse : qu'importe dattaquer sou honneur, sa délicatesse, de l'accabler de reproches injurieux, de l'outrager par des préventions humiliantes... Sachez que cette Fanchon, que vous dédaignez, porte une ame qui peut donner à la vôtre le défi de la fierté; sachez que ses bienfaits pourraient peut-être le disputer aux vôtres, et qu'on

n'a pas besoin de naissance, madame, pour avoir quelques vertus.

Mad, DE GERVILLIERS.

(A part.) Quel langage! (Haut.) Mademoiselle, voirez rae jetez dans un étonnement...

AIR : Ah! de quel souvenir afreïix.

Plus d'un propos ca"loninie!X Contre vous m'avait prévenue ;
Mais de vous on pense bien mieux Dès Pinstant qu'on vous a connue :

Vous m'inspirez un sentinient Bien sincère, je vous l'atteste ;
Comptez sur mon attachement.

Et surtout, mon aimable tnftint, Daignez oublier le reste.

FA N c H o N , froidement.

Madame, je suis sensible autant que je dois i'èlre... Mad. DE GERVILLIERS, avec affection. Je vois que vous êtes encore blessée, et je le conçois, j'ai été un peu loin... on i 3 j'ai eu des torts... F A N c H o N.

Madame, je ne m'en souviens plus.

Mad. DE G E R V I L L I E R s.

Vous savez conserver un sang-froid , une dignité... Et ce contrat... ('/.e lui donnant J oh! je ne l'oublierai jamais, f Lui prenant la main. J Mach.ère en-fant , dites que vous acceptez mon amitié.

Elle m'honore , madame , et j'espère avoir la force de m'es rendre digne.

Mad. DE GERVILLIEKS.

Mais mon neveu vous aime sans doute beaucoup... cela me paraît si naturel! conseuUra-t-il à se séparer de vous ? F A N G H o N , avec sentiment.

Il aura beaucoup de peine... j'aime encore à le croire; mais je le ferai ressouvenir de ce qu'il doit à sa famille , ù son rang : croyez, madame, que je saurai lui faire mesurer la distance qui existe entre n.ous.

Mad. DEGERVILLIEBS.

(A part.) Elle est charmante ! (■ Haut.) Je ne puis rester plus long-tems avec vous... Sans adieu, ma belle enfant. F A N c H o w.

Madame, je vous salue.

Mad. DE GERVILLIEBS.

Je veux que vous veniez me voir.

J'aurai cet honneur,

Mad. DE GERVILLIEBS.

liB matin, entendez-vous. Nous causej'ons : j'éprouve à "vous entendre un plaisir.... ^On n'est pas plus intéressante !

(Elle sort. J

SCENE X I Y

F A N C H O N , seule. ^

Edouard le colonel de Francarville ! je ne puis encore re- Vfnir de mon étonnement... quitter sa famille , se déguiser trois moià entiers!... Oh ! que d'amour!... etil faut renoncer à lui!... Allons, courage.

AIR : J'ai quitté la meulpgiie.

Fanchoa , va par la ville ,

Pour tromper tes chagrins

Gaiment d'un vaudeville

Répéter les refrains; Que ton pauvre coeur oublie

Les maux de ce jour ; Conserve au moins ta folie,

Si tu perds l'amour.

D'une destinée inhumaine . C'est par trop souffrir,

Prends ta vielle , et bannis la jicine

En chantant le plaisir.

SCENE X V

LES PRÉCÈDE NS, ADELE, FLORINE AUGUSTIN.

A tff. L E , à Florine , en ^titrant doucement Quand Je vous disais que c'était lui, mademoiselle.

AUGUSTIN

Ma chère Adèle, il y a bien long-tems que je ne vous ai vue.

Pas depuis dimanche au soir à neuf heures.

FLORINE, à pan.

On compte déjà les momens.

Je me félicite de contribuer à vous réunir, et j'espère... Mais voicl'Sainte-Luce et l'abbé.

SCENE X y I

-Les p r i c é ĩ) e n ĩ , S A I N T E - L U C E en grande ^'; tenue., L
A T T A ĩ o N A N T.

SAINT E-LUCE

Vous voyez que nous avons fait diligence'.

LATTAIGNANT

Mes couplets sont distribués... Le couvert est-il mis ?

ADÈLE, désignant Saint^s^Lûce.

Augustin , voilà celui qui m*a sauvée.

AUGUSTIN, à Sainte-Luce.

Ab ! monsieur, que d'obligations i Vous voyez en moi...

SAINTE-LUC^

Le petit cousin, j'en suis sûr. ■:

ADÈLE

Oui, monsieur.

LATT AI6NANT.

Il est fort bien le jeune homme.

SAINT E-LUC

Vous vous aimez , n'est-ce pas ?

ADÈLE

C'est si naturel!

SAINTE-LUCE

Air du vaudeville de l'abbé Pellegrin,

Il est naturel d'enflammer Un cœur sensible qui soupire ; Il est naturel de s'aimer , Il est naturel de le dire ; Brûler du désir d'être heureux Est naturel, je vous assure :

Je veux vous marier tous deux j C'est encore plus dans la nature.

F L o a. I N E , bas, à Fanchon. ^

Je ne vois point M. Edouard.

FANCHON, vivement.

Taisez-vous.

AUGUSTIN

Nous marier ' Monsieur ne connaît pas l'entêtement de mon oncle Bertrand, les prétentions de mon rival Ducoutis.

SAINTE-LUCE

Monsieur ne sait pas que j'ai entrepris des choses plus difficiles.

SCENEXVII.

LES PRÉCEDENS, BERTRAND, DUCOUTIS, CHAMIPAGNF.

CHAMPAGNE

Entrez, messieurs , entrez.

BERTRAND

Ma fille ! ma chère Adèle ! (Il Vemb^rasse.) { Champagne sort.)

DUcouTis, essoujé.

Pardon à toute l'honorable société. (Fixant Adèle.) La voilà !... la voilà !...

AUGUSTIN

Mon oncle, vous voyez le libérateur d'Adèle.

BK RTRAND, Saluant Sainle-Luce* Je ne puis trouver d'expressions...

SAINT E-L U C E

C'est bien.

DUCOUTIS, saluant aussi.

Pour VOUS peindre , monsieur...

SAINT E-L U c E.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ducoutis , mon tapissier.

La plaisante figure !

SAINT E-LU c E.

Quoi ! c'est là le rival...

LATTAIGNANT, à DILCOUtis.

Vous voulez épouser la petite?

DUCOUTIS.

Tout est d'accord, monsieur.

LATTAIGNANT

Tout? je parie que non.

Air du Petit Vaudeville.

Vous soupirez pour la belle; Son père a fait choix de vous:

Peut-être avez-vous pour elle Préparé quelques bijoux.

l.e toisant.) C'est vraiment d'un bon augure; Mais tout n'est pas ffit encor:

Son âge et votre figure Ne seront jamais il'accord.

BERTRAND-

Chansons que toui cela,

SAINT E-L U C E , frappant sur l'épaule de Ducoutis.

Monsieur... (A Florine.) Comment le nommez-vous ?

DucouLis.

M. Ducoutis... vous ne savez pas une chose ?'

DUCOUTIS.

Cela se peut , monsieur.

SAINT E-L u c E.

J*ai disposé de la main d'Adèle.

DUCOUTIS.

Monsieur me fait l'honneur de me dire...

SAINTE-LUC E

Je la marie au petit cousin , c'est décidé.

BÈ RTRAND.

Comment , c'est décidé !

SAIN T E-L u c E , le serrant d'un coté. Ecoutez, mon cher...

M. Bertrand. ^

LATTAIGNANT, Le serrant de L'autre.

Là... là,, papa ; nous allons parler raison.

BERTRAND

C'est que je ne me laisse pas mener.

DUCOUTIS.

Ni moi non plus, et certainement..

LATTAIGNANT

Paix.

SAINT E-L U C E

D'abord le jeune homme convient à votre fille.

LATTAIGNANT

Vrai , il lui convient.

C'est un étourdi.

Tant mieux.

DUCOUTIS.

Un mauvais sujet.

ADÈLE

Peut' on dire cela!

BERTRAND

Qui n'a pas le sou.

SAINTe-LUCE.

Je me charge de son avancement.

FANCHON,a Bertrand.

Songez que la protection de M. de Sftinte-Luce...,

DUCOUTIS.

Hé! que me fait à moi monsieur de Sainte- Luce.

F L o R I N E , bas , à Ducouiiis.

Capitaine de chevaux légers, et très-mauvaise tête, je vous en avertis.

BERTRAND

Je perds à la fin patience... Allons , ma fille , suivez-moi.

SAINTE-LUC K

Ifon pas^; elle reste ici.

BERTRAND

Est-ce que je ne suis pas son père!

SAINE-LUCE

C'est possible : mais moi je suis son libérateur, et je me serais battu pour la prétendue cje monsieur Ducoutis ! Je ne peux pas d'honneur; je serais perdu , déshonoré.

LATTAIGNANT

Nous autres gens de qualité, voyez- vous, nous avons det principes.

Capitaine, c'est pousser trop loin la plaisanterie.

s A I N T E - L U i C E.

Je ne plaisante pas du tout: je place le jetme homme, je dote la demoiselle, je fais la noce à ma terre de Sainte- Luce, et, en dépit de ce diable d'homme.j'assure le bonheur de ses enfans, et celui de ses viéui' jours.

LATTAIGNANT

Moi ; je fais ^l^épi.thalarne , et j'obtiens les (u'spense«.

Ma fille, je vous ordonne de me suivre.

ADÈLE

Jamais je n'épouserai Ducoulis.

LATTAiGNAt, à Bcrtmiid.

Vous l'entendez. ., ,

SAINTE-LUCE

Non , VOUS ne la sacrifierez pas... dussé-je me balLre une seconde fois. v v> n u y . _

DUC ol û ?r^ F s.

Retirons-nous , beau-père.

Hé bien, je vais porter ma plainte : je suis connu à l'hôtel de M. le lieutenant de police.

lattaign ant.

Monsieur est de ses amis ?

B E R T I I A H D . T fil B aB'iaq 'J

Je suis son épicier.

DUCOUTIS.

Et moi son tapissier, rien que cela.

SAINTE-LUCf.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur l'épicier.

AIR : Une fille esL un oiseau.

.7e vais élever la voix. , JDans peu nous verrons, j'espère, Si
l'on pent ainsi d'un])ère Wéconnaitre tous les droits.

(^A SainLc-Lucc et a Laltaignant.) Contre vous deux je
réclanie,

(AFanchon.) ;^'b,9aiv

Contre voas aussi, madame, c. ... C'est vous surtout que]e
Liàuie,

Tout retombera sur vous. ■ ;

(A Ducoutis.) ,K|èunj ■

Viens: a justice, mon gendre, ^ ♦,, -^

Dans un moment va te rendre Le plus lisoureux des époux.

(^Berlraïul sorl.)

D U C O U T I S, suivant Berlaud , et menaçant de loin. Fin de
l air.

On nous prêtera main forte; Dans ces lieux sons bonne escorte
Je revientlmi son êpouï , De près noi;s nous verrons tous.

(Il sort.)

L A T T A I, G N A N T

J'en ai souvent entendu . parler.

F L o R 1 N E, à pan.

Ah ! mon dieu !

SAINTE-LUC E

Il paraît que monsieur de JFrâflcarville ne garde plus l'inco-
gnito ?

M. DE FRANCARVILLE.

Le hasard^ ma forcé de quitter un déguisement,..

f A N c H o N , d'une voix altérée. Que vous n'avez gafdé que
trop long-tems.

• " " M: i)'E FRAWrCARVILLE, bâS.

lanclion , il laut que je vous parle.

SAINTE-LUC £

Savez-vous bien, ma toute belle, que votre voix est altérée..

,!:-..-,;■) Oî ?rnt F A N c H o n.

Vous vous trompez,

Elle n juré de n'être plus gaie.

F A w c H o N , av'ec un sourire forcé.

Four^j'ioi doue l'abbé... Oii ! je veux l'être. {A part.^ J
'étouffe!

SCENE XXI

LES PBécÉDr:>s , A ND Pv E , costume de savoyard , guêtres
couvertes de poussière , un bâton à la 'main , petit sac sur le ^05,
CHA MP AGN E.

CHAMPAGNE, povssant André.

Entrez : entrez j elle n'est pas fière, a^lez.

FAN C H o N , jelant uti cr'l (En arpercevant André ,, et
s'èlançant ions ses bras.) Mon frère !

TOUS

Son frère !

A N D R É

Chest-i vous?... chest-i loi ?

André, mon bon André, que j'aide plaisir à le voir
embrassons-nbùs encore. " "

A N D R 'Ê.' ' Qui croi'riont q'chest-là ste p'tît' Fancion.. M'est avis q'T'e'i encore pus belle q'tu n'étais au pâysj mais ch* tégal , t'as loujoux la figure d'familJe. ^

Et le cœui' aussi j'yà. Comtnent se nôrle«riiôn père?

Au mieux, diou marchî, aimant à boire l'petit coup., ,

Brave homme.

ANDRÉ

Marchant sans bâton , contant la p'tit' histoire, et parlant toujours d'toi.

Toujours de moi... Mais par quelle voiture es-tu don'C venu ? ATfDtii. , J^rapparU de son bâton la seip.qLL^ d^e ^a, chaus-Hirc. Lavoichi: '■• jiov c-c- sr- îill3

Est-ce que tu n'aurais pas reçu...

\^hirz s;..;^: ..;,\. „...u(^- --^^ ' , „_«„ c ^,1. ., .; „î ,'. . . , , A.Hi^D'R E,

f y(, Ch' dix louis q'vous m'avez envoy^a ? Oh ! q'chi fait. J'étons

^i^ .piâipfieat d'praçdre la diligence d'Chambévy ,

et*riî enrf) /ir- c^ , io; Air nouveau de Doche.

V'ia q'not' cousin', la soeur à Jean , M'dit qu'ai' accouche ëncor* d'un' fille : K André) sQİà l'J)arirein d'moh enfant, h' D'-grand cotur j'acceptions à l'instant, C'«st la plus pauvre d'ia famille; Moi j'ii baillons tout mon argent,

M'dkiant , j'ppuvons ben donner l'nôte,

Ma soenr F:nchon en a tant d'aiifre!

J'prenons not' sac et le cœur gai, ^

A l^ied j'faisons tout le voyage ,

D'son argent qui fait bon usage , , ^

X3> • ^ • • «.j c . • . • 3101-1 no

JN pouviout jamais et' fatigue.

iiien , frère , très-bien... Il faut te débarrasser de tout
cela... Attends. .

. ji , -.iiii- FRANCARVILLE.a part. ■"■ '

I Bonne , toujours bonne.

, (^Fanchon veut ôier à André son sac ; Florine vient l'aider
, avec empitsse/nent.) -'

, . t , il- ;; ■T' , f 9-IOin9

Laisse donc , sœur , Caisse donc. (A Florine qu'il salue avec
respect.) Madame , je n'sonfiVirus jamais... (Bas , à Fanchon.)
Quoicj'chest q'cheffe grande dame-là ? F A N c H o N , souriant.

Tu le sauras.

Il la prend pour une dame.

SAINTE-LUGE

Ah ca , ma chère Fanchon....

F A N G I I o N , à André.

Et tu dis que mon père pense toujours à ihoî ? ^ I ^ ^ ^ " ^ ■ * - L a
T t À i G N a n x , à Sainte- Ltec ^ . ' ^ ^ . ^ ^ ^ ^ Elle ne nous voit
plus. - " " ^ ^

F A N c H o T T .

Que malgré son grand âge il jouit d'une bonne santé? A-t-il ,
comme autre fois , 'la chansonnette à la bouche ? s'ac. compagne-
t-il du triangle? fait-il encore danser lès jeunes filles avec sa vielle
, au bas de la grande roche ?... Sainte-Luce,

l'abbé monsieur le colonel , excusez-moi , je suis dans mes
montagnes.

ANDRÉ

L'cher homme est toujoux d'mêrae, dieu marchi.

Tu es bien sûre qu'il ne lui manque rien ?

ANDRÉ

Est-ce qu'cll'est possible avec toi, sœur? surtout depuis q'tu
nous as établis dans.c*château q't*as acheté près d'Chambérj-

(Mouvement de Francan-ille.)

SAINĬE-LUCK.

Ali;... ah!... vous avez terminé pour cette terre en Savoie?

Vous avez fait là une bonne affaire.

F A N C H o N , regardant le comte.

AIR : C'est du bien que l'on en dû.

Ah! sur quoi désormais compter!

Je croyais l'affaire nieillenre.

J'avais le projet d'augmenter Le charme de cette demeure.

J'y voulais réunir un bien D'un prix trop élevé sans doute ;
Mais je n'en ai plus le inoycn. ..

J'y renonce, quoiqu'il m'tn coûte.

ANDRÉ

Quoi! chest que tu dis donc , sœur ?... Un autre bien ! La terre
est considérable : des bois, des vergers , des prairies.... e'est à ne
plus finir.

SAINTE-LUGE

Ne devez-vous pas y faire un voyage?

F A N c H o N , avec intenlion. Ce matin encore .. j'en avais le
dessein.

FRANCARVILLE, d'un ton marque.

Et vpus y renoncez?'

ANDRÉ

Non pas. AH' nous ja fait écrire qu'ail' devaitchi marier.

LATTAIGNANT

Se marier !

ANDRÉ

Chi bien qu'ail* m'a fait venir tout exprès du pays pour l'y conduire avec el' futur. Oh! comme chera rechu de notre vieux père , de nos parens je amis ! Oû che qu'il est donc le cker homme, que je l'embvacha : je comptais !e trouva ichi.

B A N c H o X , fixant Francarville. \\ n'y est plus.

Est-che cjue l'aurait chanja ?

FRANCARVILLE.

Il n'a changé que d'habit.

SAINTE-LUGE, bas , à Laltaignant.

L'épouserait-il ?

LATTAIGNANT

Ma foi...

SCENE XXII

LES PRÉcÉDENS, CHAMPAGNB, une serviette sur le bras.

CHAMPAGNE

l'an... Fanchon est servie.

LATTAIGNANT

Bonne nouvelle!

FANCHON, prenant la main d' André.

Vien , frère.

ANDRÉ

Allons donc me mettre à table comme cha avec chès orauds
mechieux !

FRANCARVILLE.

N'èles-Yous pas le frère de Fanchon?

ANDRÉ, bas à Fanchon.

Il a l'air bonne perchonne ch'li-là. :j.iciri ■. ■:

LATTAIGNANT, à André.

Tu ne mets pas d'eau dans ton vin ?

ANDRÉ

"Non pas. -

LATTAIGNANT, lui frappant sur l'épaule. C'est ce qu'il nous
faut.

AIR : Aimable gaité du vieux tenis.

Toujours de trinquer avec nous, Les francs buveurs sont
dif^nes ; Buvsns, et que l'hiver jaloux Ne gèle point nos vignes.

D'André, tour à tour, Chantons le retour , < Et fesos à plein
verre Sauter le bouchon Du vin tle Fanchon En l'honneur de son
frère.

D'André tour à tour

Chantons le retour,

Ah ! dans ce jour

Prospère, ^

Pour tromper mes maux Le ciel à propos — Me ramène mon frère.

TOUS

D'André, tour à tour, etc.

(^ Franco fyille présente la main à Fane ho n , elle la Ini donne avec dignité , et passe un bras autour du œu dd son frère.)

C J : N Ë PREMIÈRE

ANDRÉ, F L O R I N E , pariant un cabaret

c OUI' en de porcelaine . . 1{

ANDRÉ

Attendais , atteiulais , cfue che vous donne un coup de mainj F L o R I N E , d'un Ion pn-venonl. j

Merci , monsieur André : obligez-raoi seulement d'avance! ici cette table. (Elle désigne la table à thé; Aadré l'enkv. avec effort, et la porte ,) Eji ' non roulez-la.

ANDRÉ

Quoique cha che roule? (Il la roule près de Florine , qu dépose dessus le cabaret.) Je ne revenons pas de ch'qu'on m't' dit.

Quoi donc !

• ANDRÉ.,

Que vous l'êtes la femme de chambre de Fanchon ; nr vous fâche! pas... foi d'homme, j'onscrû que vous j'ésie^uni grande dame.

F L o R r N E , minaudant. ;

Vous trouvez donc qu'on a une certaine tournure? !

ANDRÉ

Voua me plaisez, ou le diable m'emporte. FLORINE,à part.

Je lui pigis {L'examinant.) C'est un beau i^arçon. {Haut Est-ce pour me dire cela que vous avez quille la table, monsieur André ?

AND RÉ

Non pas. Quand j'nons pus faim, moi Je m'eimuie, et pui i'-nous pas l'habitude, vojez-vous, de diner trois fois d'chuite

Aïl!... vous voulez parler des trois services.

ANDRÉ

AIR : Une petite fillette.

J'avions ben manja , bu d'niènic...

C'n'étaif que c'premier dîner.

V'là qu'on en Sert un deuxième,

Sus l'quel je n'peux plus donner.

Mais c'qu'acliève de m'étonner, C'est q'v'là qn'il en vient un troisième^ Du frain dont i prenont Tessor, Ce soir, à table, ils s'ront enror:

Un hon dîner ii'fait jamais d'tort ; Mais dîner trois fois c'est trop fort. (^Bis.) Trois fois, oui, trois fois, c'est trop fort.

Et puis c'monrhieux l'coloipl qui regardait ma choeur, au ieu de manja, et puis c'monchieux le capitaine qui riait de *que disait c'te p'tit' innocente à son amoureux; et ce gros bbé donc qui n'quitlait l'verre que pour me chouteni que j*Ji lonnions des coups de pieds dans les jambes... tout cela mae.aioiselle, fait que... obligez-moi d'un plaisir. F L o R I N Ë , empressée.

Que puis-je pour vous "

ANDRÉ

De demanda à Fanchon de mi faire l'honneur de manja avec ous j'autres.

FL.ORINE,À pan.

Il n'est pas fier celui-là : {Haut.} j'en parlerai à ma maîtresse.

Air de la ronde d'Anacron.

Souvent c'est l'ennui qu'on évite En venant msnger avec nous.

A ce pmjet j» vous invite ; André, nous y gagnerons toHs.

Chacun dégagé du "service Rit et folâtre sans façon.

La g'Jité descend à l'office Quand l'étiquette est an sallon.

Mais votre sœur ne consentira ja^aais..»

ANDRÉ

^Oh qu*clii fait : savez-vois ben mameielle... vot' nom.

FLORIN E, avec préiention.

FJorine.

ANDRÉ

Mamejelle Florine, que vous j'êtes ben appétissante.

F L G R I N E, en , minaudant.

En vérité ?

ANDRÉ

Quand Fanchon viendra au pays , vous serez du voj'Sb n'est-ce pas ?

FLORINE

Je l'espère bien,

ANDRÉ

AIR : Je ne veux pas qu'on me prenne.

C'est moi qui veux vous apprendre Coinni' c'f st qu'on danse cheux nous.

Pieds tn l'air . le regard. tendre , On s'tyqiine dos genoux.

On s'éloigne, on se rassemble, On attrap, c'nei'q' bon hasard...
(^Figurant un baiser.) Oui ; nous danserons cnsenible Le petit
pas savoj'ard.

{L'orchestre répèle les quatre premiers vers pendant qu'
dansent.) Cb'est cha.

FLORINS

Elle est jolie cette danse ; je crois que je la saurai bienix

ANDRÉ

Quand je pense que chette grande mai)on , que tous ces beat
meubles appartiennent à ma chœur. {Regardant dans la char bre
à coucher.) Quoi que ch*est donc encore de chet aut cousta ?

FLORINE

La chambre à co.ucher, M. André.

ANDRÉ

Oh ! que c'hest magnifique... caran de diou , quoi que vois!...
cli'est ben lui... (Oiant son chapeau) Ch'est nol vious père.

r L o R r NE.

Fancion le fit peindre l'année dernière par un pealnre de
Chambéry.

Est-che que Je n'y étions pas... on dirait qn'i me parle . qii'i me
sourit. {^S'ovança'nt par degrés et parlant au poriraitt.) Quoi que
vous demanda ? — des nouvelles de Fanrhon ? bonne filie. bonne
< linpiir , toujouv la même. — Qnand estche qu'ail' viendra nous

voir... {A Florinc.) Attendez mamejelle ; il faut que j'aille causer avec mon père. (// entre.)

SCENE I J

F L O R I T S" E seule.

Il a l'air d'un bon enfant... Ah ! si je n'étais pas si malheureuse, dans mes inclinations.

FLO.RI]S"E,DUGOUTIS.

Je vous trouve à propos, mademoiselle Florine.

Qu'y a-t-il donc , M. Ducoutis ?

DUCOUTIS.

Le motif qui m'amène est de la plus sérieuse importance.

FLORINE

Venez-vous encore nous étourdir de vos prétentions sur ta jeune ivdèle ?

DUCOUTIS.

Il faut que je lui parlé.

FLORINE

Elle dîne avec ma maîtresse. ,

ODCOUTTS.

Il faut aussi que je parle à votre maîtresse.

FLORINE, souriant.

Je vais l'invertir.

DUCOUTIS, courant après elle. N'oubliez pas d'amener l'ingrate , la perfide Adèle.

FLORINE

Ah ! bon dieu ! vous me faites frémir !

DUCOUTIS, avec majesté.

Allez, mademoiselle Florine , allez.

SCENE IV

DUCOUTIS, seul.

Instruisons Fanchon des ordres que Ton obtient contre elle ; parlons-lui vertement ; elle me rendra Adèle ., mais, en même temps , n'oublions pas que cette maison m'est très lucratif. Attention Ducoutis , ayez à la fois sous les yeux Fanchon et Adèle , Adèle et lanchon.

AfR : La Comédie est un Miroir.

L'une fait peu le cas de nous; L'autre à mon talent daigne croire L'une jette mes billets doux, Et l'autre acquitte mon mémoire.

Or n'exposons pas dans ce jour, En offensant une pratique,
Pour l'intérêt de mon amour, Les intérêts de ma botique.

(Après une pause. J Mais on ne vient point... se moqueraiton
de moi... passe encore si c'était chez un grand seigneur: mais
moi, Ducoutis, maître tapissier depuis vingt- six ans, faire ainⁱ
le pied de grue chez une savoyarde ! (Il va écou-^{ter} à la porte
du fond.)

C 79) SCENE V

DUCOUTIS, ANDRÉ, sortant de la chambre à coucher.

ANDRÉ, à part.

Que veut chet aut... écouter comme ça ! DUCOUTIS, sa'is
voir ytnré, et toujours à la porte. On rit... peut-être âmes dé-
pens... Cette Eanchon est d'une inconséquence...

A N ï) R É, de même.

Il parle de ma cbceur.

DUCOUTIS, de même.

Parce que c'est riche, ça se croit une femme comme il faut.

ANDRÉ, de même.

oia ! le poucha !

DUCOUTIS, de même.

Ça oublie la bassesse de son origine... ça se donne de* airs...

ANDRE, allant à lui.

Quoi que vous dites de Fanchon ?

DUCOUTIS, d'un ton dédaigneux.

Que veux-tu, mon ami; (A part. J c'est un commissionnaire.

ANDRÉ, le prenant au collet , et le poussant du côté du canapé.

Quoi que vous dites de Fanchon ?

DUCOUTIS.

Hé bien donc ! est-ce qu'il est ivre, ce drôle-là.

(André l'étend sur le canapé et le gourme"")

LES PRÉCÉDENS, FANCHON , FLORINE, ADÈLE, AUGUSTIN.

FLORINE

Quel tapage î

F A N c H o N , /e^ séparant.

André , ({iie fais-tu donc là ?

DUCOUTis, rèparanl son désordre.

Oser porter la main sur moi! misérable!

A N D R é , menaçant.

Tu vas recoramencha...

André... mon frère...

DUCOUTIS.

Votre frère. . Pourquoi monsieur, ne se nommait-il pas avant de frapper... c'est qu'il vous a un poignet...

ANDRÉ

Dire des sottises de Fanchon , de ma bonne sœur. .non., c'est que...

Des sottises de moi , M. Ducontis ?

DUCOUTIS.

Il ne/ s'agit pas de cela, madame ; certainement je sens pour VOUS un ititérét, une estime... je venais vous prévenir, ainsi que mademoiselle Adèle et vous , (^ -Augustin.) monsieur le mauvais sujet , qu'au moment où je parle, ou prend contre vous des mesures très-sévères ; entendez-vous, très-sévères.

Fanchon^ ai'ec intention.

Monsieur Bertrand solliciterait conire moi!

Depuis une heure on verbalise : j'ai moi-même signé la plainte, ce qui m'a beaucoup alFecté... L'affaire devient mau-

vaïse... Il n'est donc qu'un moyen de parer à tous ces malheurs : remettez-moi la jeune Adèle, et je me charge de tout.

Excepté de lui plaire.

ADÈLE

Ça ne lui est pas possible, madame.

Ducouris.

Ah ! vous le prenez sur ce ton... Je ne réponds plus de rien : le beau père a du crédit... je ne suis pas sans connaissances, et avant la fin jour...

ANDRÉ

Je crois qu'il te menace.

DUCOUTIS, à Adèle.

Et vous , petite rebelle... fille ingrate et dénaturée !,..

ANDRÉ

Va-t-en... que si je prends un meuble....

DUCOUTIS.

Adieu, madame. (A la porte.) Vous apprendrez à vous moquer de mes avis. (Il sort.)

ANDRÉ

Ah! tu raisonnes encore...

(Il saisit son bédon, et court après Ducoulis.)

Augustin, séparez-les , je vous prie.

(Augustin court après eux)

FANCHON, FLORINE, ADÈLE

ADÈLE

Le vilain personnage !

FLORINE

Vous avez bien raison de n'en point vouloir, et, sans contredit, si j'étais à votre place , je dirais à mon père....

XKs pnÉcÉDENS,FR.AN CARVILLE.

FRANCARVILLE.

Enfin . i'ji]du m'échapper. C A Fanchon.) J'ai bien des choses à vous dire.

Qu'il est bien en uiiironiie !

Fiorine , laissez-nous.

FLORiNEjà pari.

Comme il a l'air agité î

(FLorine entre avec Adèle dans la chambre à coucher.)

SCENE I X

FANCHON, FRANCARVILLE.

FANCHON

ISionsieLir le colonel a donc laissé nos amis à table ?

FRANCARVILLE.

Je ne pouvais résister plus long-tems an désir de m'enlrelen-r avec vous , de nie faire pardonner un déguisement dont }*i;MK)ur l'ut le motif, dont l'amour doit être l'excuse.

FANCHON

Monsieur de Francarvilie n'aura point de reproches à essayer de Fauclion.

FRANCARVILLE.

Ah ! quittez ce langage... Cette "ro deur me lue.

AIR ; Je dois pourtant en convenir.

Vous ne pmnoncez plus Edouard:

Ali! quelle rigiifur efst la vôtre!

J'ai deux noms : l'un vient du liasard; C'est l'anionr qui m'a donné l'autre.

Edouard attendait le bonheur, Francarvilie ne peut y croire...

Qu"£dou3rd soit le nom de ton cœurj L'autre teliit dt ta mémoire.

F A N C I I O N

J'aimais Edouartî , et jtire de ne point l'oublier : niais je âois renoncer au colonel de Francarville.

FRANCARVILtE.

Ma tante aurait exigé cette fatale promesse!... Non ; elle vous a vue , vous lui avez parlé ; elle doit approuver mon amour. Qui pourrait résister à cette grâce qui séduit , à ce maintien cfui impose!,... Et ce contrat peut-il s'eîFacer de mon souvenir... où est-il ? que je le signe comme ton ami , ton époux, comme le plus heureux de tous les hommes.

Qu'entends-je ! vous mon époux ! Tlejeton d'une famille illustre, vous devez en soutenir l'éclat.

AIR : J'ai pour toujours h ma Soplhie,

A contracter cette alliance, Si par anionr je consentais , Et l'orgupil et la uiLiiii^nnce Oublicraient-ils ce cjue j'étais?

Le monde «ou» ferait un crime De n'écouter que votre ardeur.

Edouard j achetez son estime....

Et payez-la de mon bonlicnr.

FRANC ARVItLE.

Que me font les préjugés lorsqu'il s'agit d'être heureux! te voir, t'adorer, est pour moi un besoin aussi indispensable que l'air que je respire. ĩ'anchoo , obéis à ton coeur ; au nom de l'amour , ne me prive pas de ma félicité , dont tu es depuis long-teras l'unique dépositaire.

Que ne puis-je, aux dépens de ma vie, assurer le bonheur de la vôtre! il me serait plus facile de la sacrifier que de consentir à une union impossible... Oui, coh^nel , impossible. Voyez Fandion, au mJieu de votre famil,ie, exposée aux demi-mots injurieux, à mille regards liumilians, souffrant de.-; reprociies qu'on vous fait, craignant "lU'ils ne vous couflni^ sent par degrés à l'indiflference , et f;eut-rtre n'éveillent chez vous un repentir. Vo^iez-moi ea public , n'osant me doinK-r le titre de votre épouse, sans voirie àourire amer de tous

ces grancis qui vous entourent , sans entendre ces félici[atîons équivoques et mordantes, dont l'art leur est si tamillier. Oh! que je souffrirais ! non, non : si je suis assez sage pour ne point m'élever jusqu'à eux, je suis trop fière pour supporter leurs dédain...

FKANCARVILLE.

Plus tu paries, plus tu me fais sentir la perte que je ferais* Est-il une famille qui ne fût heureuse de te posséder?

F A N c II o N.

T^'espérez pas, en flattant ma vanité, me faire oublier la distance qui nous sépare,

FKANCARVILLE.

Hé bien! tpiittons Paris : mes pinceaux sont prêts; Je brûle dépeindre le hameau qui vit les jeux de voire enfance, de commencer ce tableau pour lequel vous avez fait choix d'Edouard.

F A N c n o N , émue.

Ah! que me rappelez-vous !

AIR : Hélas 1 Jeannette.

Edouard t'implore, Cède à ton amant

Qui t'adore ; Tu peux encore Finir son tourment.

De ma naissance Veux-tu nie pimir :

Ta résistance

Me fait trop souffrir.

Que je vous donne Ma main et ma foi.

TRANCA RVILLE, se jetant à ses pieds.

L'amour l'ordonne , Tu dois être à moi.

ENSEMBLE

FANCHON. FRANCARVILLE..

Il faut éteindre Cesse de craindre.

L'amour dans mon cœur Qui touche au bonheur

Tout à plaindre. N'est à plaindre ;

Cessez de peindre Comment éteindre

Ce parfait bonheur. L'amour dans ton cœur!

L'honneur m'engage " } Au mariage

A n'y aient pas penser: (, » • \ Pourquoi renoncer?

> (Bis.) . '

Que de courage 1 L'amour t'engage :

Pour y renoncer ! J Peux-tu balancer ?

i,E3 PRÉcÉDENS, LATTAIGNANT, SAINTE-LUC E.

SAINTE-LUC E

Ne vous dérangez pas ; c'est nous.

LATTAIGNAN T.

Capitaine, si nous retournions à table.

E.esteZ, Je vous prie; vous ne pouviez venir plus à pvo[;os

s AINTE-LUCE.

Colonel, vous aimez donc beaucoup cet ange là?

PRANCARVILLE.

Plus que ma vie : je n'en fais plus mystère , je veux être son époux, je lui offre mon nom, moii rang, ma forUine, et la cruelle me refuse !

SAINTE-LUCE

J'ai toujours dit que Fanchon n'était point une femme ordinaire : je sens c[ue je deviendrais meilleur avec vous, d'honneur. Vous devriez vous charger du soin de ma perfection. .. Si vous voulez, je vous choisis pour mon mentor. AIR : Dans sa vieillesse Vhomme sa^e.

Ainsi iadi.s à Téléniaque

Minerve prêtant .son appui,
Pour en faire un grand roi d'Ithaque,
Parcourut le monde avec lui.
De l'auguste et grave dées.'ie ,
Prenez le maintien sérieux;
Mais ."surtout rachez ces beaux yeux
Qui font oublitr la faj'.sse.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENSjFLORINE, apportait le café , ANDRÉ.

F A N c H o N , présentant le café ^ que verse Florlne. Hé bien,
mon frère, ce Ducoutis?

Qu'il est ben loin ch'il court touioux : je me suis amuja à cauja
avec ce moncliieux qui reste là-bas à ta porte,

Mon portier.

ANDRÉ

Bonne perchonne... c'est un homme....

F L o R I N E , ponant une tasse à André. Voici pour vous,
monsieur André.

ANDRÉ, goûtant au café , tandis que Florine va chercher le

sucrier.

Ah caran! que ch'est mauvais !

FLORINE

Attendez donc; vous n'êtes pas sucré.

ANDRÉ, lui remettant la tasse.

Ijaichez donc... laichez donc... remporta votre drogue.

Florins, une seconde tasse.

A N D R É , à part.

Bois... bois... que che n'est pas moi que te ferai tort.

SAINT E-LUCE

Deux tasses , l'abbé !

LATT AÎGNANT.

J*aime le café à la fureur.

Air du vaudeville de Lasthénî».

A ceux que l'âge ^^froi(lit Il rend la chaleur et la vie.

A l'Iiyinon qui s'en applaudit , Par fois il cause une insomnie:

Tous les feux d'un iiture univers Sont dans sa liqueur salu-
taire; Il fst la source des bons vers:

C'est l'hypocrène de Voltaire.

SAINTE-LUC E

Commentdonc , l'abbé... vous seriez poète, si vous vouliez.

' LATTAIGKANT.

Les couplets de fête me gâtent.

FRANCARVILLE, bas, à Fatichoru

Dussé-je vous déplaire , il faut que je vous parle encore.

F A N G H o N , avec intention.

A propos , l'abbé, si nous essayons vos couplets... pour la»
nouvelle maréchale de Villancourt.

LATTAIGNANT

Excellente idée!

SAINT E-LUCE

Je ne vous le conseille pas.

Pourquoi ?

SAINTE-LUC E

Non ; elle n'a pas aujourd'hui son enjouement ordinaire. F A
N c H o N , arrachant ses regards de dessus Francarville.

Quelle plaisanterie ! Essayons-les toujours. Florine , ma vielle ;
frère , prends mon triangle. (Elle le désigne.) C'est celui que
mon père m'a donné en le quittant. A N D R É , /e prenant.

Me voichi tout prêt. Allons , chœur , une scène de note pays.

F A N c H o N , assise j et prenant sa vielle. Que n'y suis-je encore!

FRANCA RVItLE, bas , à Fanchon.

Il ne tient qu'à vous.

F A N c H o N , llrnt un lou^ papier de son sein» Ail ! bon dieu ! que de couplets !

LATT AIGKANT, sérieusement.

Vingt-deux. J'étais entrain.

("Tableau. Fanchon assise au milieu ; Sainle-Luce tenant le papier devant elle j Francarville appuyé sur le dos du fauteuil ; André sonnant du triangle j les autres diversement groupés. J

FANCHON

PREMIER COUPLET

/iir de Doche, Lise épouse l'beau Gernance.

L'jeune époux a de la naissance , La belle Lis' n'en a pas; Mais elle a beaucoup d'appas.

En vain l'orgueii en murmure, L'mari se moque d'iout ça , L'a-mour, ainsi q'la nature, N'connâit pas ces distanc'-là.

TOUS. [Francarville avec chaleur, Fanchon avec embarras.")
L'amour, ainsi qu'la niture , K'connait pas ces dislanc'-là.

FRANCARVILLS.

L'abbé , c'est votre meilleure chanson.

LATTAIGNANT

Je ne suis pas fâché de l'à-propos.

SAiNTE-LUCE,à Fanckon.

Allez donc !

FANCHON, avec contrainte.

SECOND COUPLET

Jupin , grand épouseux d'belles,

S'mariait à des mortelles ;

Pour contracter c'bel hymen

Eli' n'avaient pas d'parchemin.

A sa gentille future

C'dieu n'Jemandait pas tout ça...

L'amour, ainsi q'ia nature,

î«'connaît pas ces distanc'-là.

T O U S , rfe même.

L'amour, ainsi q'ia nature,

^'connaît pas ces distanc'-là.

francarvillk, avecforcél Il en est cependant qui s'obstinent à les connaître, ces distances , à leur obéir... et qui prétendent savoir aimer. F A N c H o N.

SCENE XII

LES PREcÉnENs, F L O B. IN E accourant, ADELE, VINCENT^
peu après , AU G U S T I N.

FLORINS

Ah ! bon dieu! quel vacarme ! un exempt, des recors...'

VINCENT

"Dans la cour, Jusque dans l'escalier la maison est investie de toutes parts.

F A N c M o N , quittant sa vielle. Que signifie tout cela ?

AUGUSTIN, accourant.

Ah ! madame !.. on vous a calomniée... ne vous effrayes pas.

FRANCARYILLE.

Expliquez-vous.

AUGUSTIN

On vient ici nous enlever Adèle.

SAINTE-LUCE, tirant son épéei On ne l'aura plus,

LATTAIGNAKT.

Capitaine , de !a pnulence.

(On entend au fond du ihédLre un bruit qui augmente par degré. J

SCENE XIII ET DERNIÈRE

LES PRÉcÉDENs , B E R T R A Ts^ D , DUGOUTIS , UN EXEMPT, RECORs.

DUCOUTiSjàZa porte du fond.

Par ici , messieurs , par ici.

BERTRAND, avec coVure.

La voilà cette Fanchon qui a séduit ma fille.

Quelle horreur !

ADÈLE

Mon cher père...

SA iNTE-LUCE, l'arrêtant par le bras.

Ne bougez pas.

L'EXEiMPTjà Fanchion f avec insolence.

Allous , mademoiselle, il faut me suivre en prison.

FRANCARVILLE.

En prijoii !

ANDRE, saisissant une table.

En prison !

Toute résistance serait vaine. (Aux recors.) Qu'on saisisse cette femme.

yj.ANCARVILLE , tirant son épce , ets'élançant devant Fanchon. Le premier qui s'avance est mort...

ANDRÉ, tenant la table en l'air.

J'en extermine quatre pour ma part .. quatre....

(Latiaignant arrête André prêt à lancer La table ; Fanchon relie Francarville , Ducoutis se sauve derrière Bertrand ; l'Exempt et les recors restent stupéfaits. Moment de si' lence. Tableau J

BERTRAND

Oser se révolter ainsi contre la justice î

Vos noms , messieurs , s'il vous plaît.

FRANCAUVII'Ï'B.

Le colonel de Francarville.

SAINTE-I-UCE.

T,T • 1 cvpt- Luce capitaine de chevaux légers. Monsieur de bn: !U'. 'i. "ce , ^^^i"^^

De Lattaignant ', conseiller , député de Reims. L'EXEMPT,
après un mouvement.

Ce n'est pas ce que vous médisiez , Ducoutis.

Tout cela , .monsieur l'Exem'ptt ^e Toit P-^^J^j^^.^^^f.^J
Emparez-vous de cette femme dangereuse qu; se iait un jeu de
troubler les familles.

VINCENT, avec force , et s'avancant.

C'est une imposUire !

BERTRAND

Bah! bah! antre fripon. : Fixant A^.HceuL;Eh ! mais=..iene
me trompe pas.

Vous avez pu solllcler cont^re^anchon l'ordre de l'arrêter !

F A N c H o N , faisant si^ne.

Vincent!

Oui : c'est vous qnÎ m'êtes échappé ce matin , c'est vous qui
l'an dernier m'apportâtes cuki cents loms au ^"o-^^^ °^ ^Setais
forcé de faillir, et cela sans vouloir me nommer la personne
généreuse...

VINCENT

Oui : c'est moi qui fus envoyé par cette personne généreuse à
qui vous devez l'honneur , le rétablissement de votre com merce.

BERTRAND

Oh ! pour cette fois, je ne vous quitte pas q'.e je ne la connaisse.

B ERTRAND.

Ilyatroplong-tcras que je la cherche. Qui est-elle? Nommez-la moi , je vous en prie ?

VINCENT, /a désignant.

C'est Fanchon.

TOUS, excepté Fanchon et Vincent.

Ciel!

VINCENT

Oui : c'est cette femme bienfaisante qui , dites-vous , se fait un jeu de troubler les familles.

BERTRAND, aux pieds de Fanchon.

Ah ! madame!

FANCHON

Relevez-vous.

ANDRÉ

Oh! que chela fait dou plaigir.

SAINTE-LUC E

Je la reconnais bien là.

LA T T A I G N A N T , lui baisant la main. Ma digne amie !

FRANCARVILLE, avec égarement.

Et vous voulez que je renonce à vous !

BERTRAND

Monsieur l'Exempt , vous pouvez vous retirer.

Il suffit. (U sort avec les recors.)

BERTRA ND.

Excusez les soupçons , la faiblesse d'un père... Qui m'eut dit <fue c'est à cette vieilleuse, que j'ai vue si souvent s'arrêter devant ma boutique , que je dois un service aussi grand.

SAINTE-LUGE

A)Outez-y celui d'avoir , par respect pour les mœurs, reçu chez elle votre fille , qu'il m'avait été impossible de vou» remettre.

BERTRAND

Comment pourrai-je jamais reconnaître...

F A N c H o Tsr.

En unissant ces ieunes gens , et en acceptant, pour la dot de mademoiselle , les douze mille francs dont je sais que depuis long-tems vous desirez vous acquitter.

ADÈLE

Que de bontés !

BERTRAND

Certainement je ne puis rien refuser à madame.

SAINTE-LUC E

Je savais bien que nous épouserions le petit cousin.

DUCOUTIS.

C'est dur.

BERTRAND

Que veux-tu, Ducoutis... le respect , la reconnaissance.... J'observerai , néanmoins, que mon neveu...

SAINTE-LUC £

Je vous ai déjà dit que je prenais soin de son avancement; oui , je fais la noce à ma terre , et je me charge de tout.

DUCOUTIS.

Au moins , monsieur le capitaine, je fournirai l'ameublement.

AUGUSTIN

Vous voilà doue la bienfaitrice de toute la famille.

F A N c H o N , avec iiilenlLon.

Faire des heureux est mon unique ressource.

FRANCARVILLE.

Et je serais le seul oublié ! Livrez-moi le contrat de cette terre en Savoie... je veux y apposer ma signature. F A N C H o N.

Edouard , quel nom allez-vous signer ?

FRANCARVILLE.

Celui de ton époux Allons.... allons à tes montagnes

c' énes.

O mon pays !

Y répandre ton or et le mien v piDu ver j;ar des bienfaits...

Avenir délicieux !

Que l'amour et le bonheur habitent ce château dont tu m*as fait propriétaire; que dans nos bras entrelacés ton vieux père nous bénisse...

F A N c II o N , aycc égarement.

Monsieur le colonel... cher Edouard... xillous à mes montages.
C Elle tombe dans ses bras)

VAUDE\^ILLK.

Air nouveau.

BERTRAND

Au boulevardJ du Tfinf)le, Le jeudi l'on conteniple Tous Je^î
gens du bon ton:

Pourquoi la mode n-t-(lie Paitelioix deceliuu?...C'est,dit-on,
Pour entendre la vielle, La vielle de Fancdon.

TOUS

Pour entendre, etc.

FRANCARVILLE.

La robe et la finnnr-e,

De la vielle en silence,

Ecoutent le doux .son.

Mais la vielleuse est belle, Et tant que dure la chanson ,

L'oreille est pour la vielle,

Et le cœur pour Fauchon.

TOUS

L'oreille, etc.

LATTAIGNANT

Dans son noble délire

A la savante lyre

Phébus donne le ton:

A la gaîté fidèle Momiis vient tourner le bouton,

Le bouton de la vielle

De l'aimable Fanchon.

TOUS

Le bouton , etc.

Est-on dans la tri.s^te.'-se , Est-on dans la détresse...

On s'adresse à Fanchon; Le malheur fuit près d'elle, Eï trouve
diins cette Alaison Les refrains de la vielle, Lts bienfaits de

Fanchon.

TOUS

Les refrains , etc.

ANDRÉ

Savoyarde qui n'ose.

Mais voudrait et qieq'chose D'ina sœur, doit prend' leçon
Pour porter la dentelle Et d'venir dame du granrl ton, NTaut
qu'un p'tit tour de vitile, Et la voix de Fanchon.

TOUS

N'faut qu'un , etc.

FANCHON

Une main généreuse Donnait à la vielleuse Le prix de sa chan-
son, Pour mieux paj'cr son sèle Par des bravos à i'unisson, Ac-
compagnez In vielle , La vielle de Fanchon.

TOUS

Accompagnez, etc.

AVIS DE L'ÉDITEUR

Il est nécessaire pour l'ensemble de cette comédie que les acteurs
des départemcus ne changent aucuu des' airs adoptés au
Vaudeville.

On trouvera chez T,ouis , marchand de musique rue duRoule,
n^ 6, les parties séparées d'orchestre et le chant. Prix i5 liv., au
ieuMe 36 que coûterait la copie.

On pourra se procurer le chant séparément.

Pièces faites en société par les mêmes auteurs et représentées
sur le ihéâtre du Vaudei^ille.

Florian , en un acte. il. 4 s.

jBerquin , ou l'Ami des Enfants. i 1. 4 s.

Téniers, en un acte. i 1, 4 s.

Var M, BouiUy seul.

L*Abbé de l'Epée , en cinq actes. 1 1. 10 s.

X.es deux Journées, opéra en trois actes. i I. 4 s

E-éné Descartes, en deux actes. i 1. 4 s-

Pierre-le-Grand , opéra en trois acie-. i 1.4 s.

Une Folie, opéra en trois actes. i I.4 s.

Eléonore, ou l'Amoiir Couju_al, opéra en f^eux r.ctes. i 1.4 s.

Zoé , ou la Pauvre Petite, opéra en un acte. i I. 4 s. Mort de
Turcenne, fait historique, en troi^actes,

(en société avec M. Cnve^ier) i I. 4 s.

Le même libraire tient i:n ^^sortimcnt complet de pièces de théâtre.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/fanchonlavielleooboui>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.